

COMÉDIE · 1654

# L'eunuque

*Jean de la Fontaine*

Texte : Théâtre classique, édition de Paul Fièvre — [www.theatre-classique.fr](http://www.theatre-classique.fr) — licence CC BY-NC-ND 4.0. Texte reproduit sans modification ; mise en page et distribution : Réplique.

[replique.pro](http://replique.pro) — apprendre son texte

## PERSONNAGES

|          |               |
|----------|---------------|
| Chérée   | 88 répliques  |
| Parmenon | 155 répliques |
| Pamphile | 31 répliques  |
| Phédrie  | 87 répliques  |
| Thaïs    | 65 répliques  |
| Thrason  | 64 répliques  |
| Gnaton   | 79 répliques  |
| Damis    | 34 répliques  |
| Chremès  | 47 répliques  |
| Pythie   | 44 répliques  |
| Dorie    | 3 répliques   |
| Dorus    | 5 répliques   |
| Simalion |               |
| Donax    | 1 répliques   |
| Syrisce  | 1 répliques   |
| Sanga    | 4 répliques   |

## ACTE I

## SCÈNE I

*Parmenon, Phédrie*

PARMENON

Hé bien ! On vous a dit qu'elle était empêchée :  
Est-ce là le sujet dont votre âme est touchée ?  
Peu de chose en amour alarme nos esprits.  
Mais il n'est pas besoin d'excuser ce mépris ;  
Vous n'écoutez que trop un discours qui vous flatte.

PHÉDRIE

Quoi ! Je pourrais encor brûler pour cette ingrate  
Qui, pour prix de mes vœux, pour fruit de mes travaux,  
Me ferme son logis, et l'ouvre à mes rivaux !  
Non, non, j'ai trop de cœur pour souffrir cette injure ;  
Que Thaïs à son tour me presse et me conjure,  
Se serve des appas d'un œil toujours vainqueur,  
M'ouvre non seulement son logis, mais son cœur.  
J'aimerais mieux mourir qu'y rentrer de ma vie.  
D'assez d'autres beautés Athènes est remplie :  
De ce pas à Thaïs va le faire savoir,  
Et lui dis de ma part...

PARMENON

Adieu, jusqu'au revoir.

PHÉDRIE

Non, non, dis-lui plutôt adieu pour cent années.

PARMENON

Peut-être pour cent ans prenez-vous cent journées ;  
Peut-être pour cent jours prenez-vous cent moments ;  
Car c'est souvent ainsi que comptent les amants.

PHÉDRIE

Je saurai désormais compter d'une autre sorte.

PARMENON

Pour s'éteindre si tôt votre flamme est trop forte.

PHÉDRIE

Un si juste dépit peut l'éteindre en un jour.

PARMENON

Plus ce dépit est grand, plus il marque d'amour.  
Croyez-moi, j'ai de l'âge et quelque expérience :

Vous l'irez tantôt voir, rempli d'impatience ;  
L'amour l'emportera sur cet affront reçu ;  
Et ce puissant dépit, que vous avez conçu,  
S'effacera d'abord par la moindre des larmes  
Que d'un oeil quasi sec, mais d'un oeil plein de charmes,  
En pressant sa paupière, elle fera sortir,  
Savante en l'art des pleurs, comme en l'art de mentir.  
Et n'accusez que vous si Thaïs en abuse,  
Qui, dès le premier mot de pardon et d'excuse,  
Lui direz bonnement l'état de votre coeur ;  
Que bientôt du dépit l'amour s'est fait vainqueur ;  
Que vous en seriez mort s'il avait fallu feindre.  
Quoi ! deux jours sans vous voir ? Ah ! C'est trop se contraindre,  
Je n'en puis plus, Thaïs : vous êtes mon désir,  
Mon seul objet, mon tout ; loin de vous, quel plaisir ?  
Cela dit, c'en est fait, votre perte est certaine.  
Cette femme aussitôt, fine, adroite et hautaine,  
Saura mettre à profit votre peu de vertu,  
Et triompher de vous, vous voyant abattu.  
Vous n'en pourrez tirer que des promesses vaines,  
Point de soulagement ni de fin dans vos peines,  
Rien que discours trompeurs, rien que feux inconstants ;  
C'est pourquoi songez-y tandis qu'il en est temps :  
Car, étant rembarqué, prétendre qu'elle agisse  
Plus selon la raison que selon son caprice,  
C'est fort mal reconnaître et son sexe et l'amour ;  
Ce ne sont que procès, que querelles d'un jour,  
Que trêves d'un moment, ou quelque paix fourrée,  
Injure aussitôt faite, aussitôt réparée,  
Soupçons sans fondement, enfin rien d'assuré.  
Il vaut mieux n'aimer plus, tout bien considéré.

PHÉDRIE

L'amour a ses plaisirs aussi bien que ses peines.

PARMENON

Appelez-vous ainsi des faveurs incertaines ?  
Et, si près de l'affront qui vous vient d'arriver,  
Faites-vous cas d'un bien qu'on ne peut conserver ?

PHÉDRIE

Si Thaïs dans sa flamme eût eu de la constance,  
J'eusse estimé ce bien plus encor qu'on ne pense,

Et, bornant mes désirs dans sa possession,  
J'aurais jusqu'à l'hymen porté ma passion.

PARMENON

Vous, épouser Thaïs ! Une femme inconnue,  
Sans amis, sans parents, de tous biens dépourvue,  
Veuve ; et contre le gré de ceux de qui la voix  
Dans cette occasion doit régler votre choix !  
Ce discours, sans mentir, me surprend et m'étonne.  
Je n'ai pas entrepris de blâmer sa personne :  
Elle est sage ; et l'accueil qu'en ont tous ses amants  
N'aboutit, je le crois, qu'à de vains compliments.  
Mais...

PHÉDRIE

Il suffit, le reste est de peu d'importance.  
Thaïs, quoique étrangère, est de noble naissance.  
Qu'importe qu'un époux ait régné sur son cœur ?  
Sa beauté, toujours même, est encore en sa fleur.  
Quant aux biens, ce souci n'entre point dans mon âme ;  
Et je ne prétends pas me vendre à quelque femme  
Qui, m'ayant acheté pour me donner la loi,  
Se croirait en pouvoir de disposer de moi.  
En l'état où les dieux ont mis notre famille,  
Je dois estimer l'or bien moins qu'un oeil qui brille.  
Aussi le seul devoir a contraint mon désir,  
Sans que je laisse aux miens le pouvoir de choisir.  
Sans doute à l'épouser j'eusse engagé mon âme :  
Ne cachons point ici la moitié de sa flamme ;  
C'est à tort que des miens j'allègue le pouvoir,  
Et je cède au dépit bien plus qu'à mon devoir.

PARMENON

Vous cédez à l'amour plus qu'à votre colère ;  
Ce courroux implacable en soupirs dégénère ;  
Vous faisiez tantôt peur, et vous faites pitié.  
Votre cœur, sans mentir, est de bonne amitié ;  
Ce qu'il a su chérir, rarement il l'abhorre :  
Il adorait ses fers, il les respecte encore.  
Ces fers à leur captif n'ont rien qu'à se montrer :  
Qui n'en sort qu'à regret est tout près d'y rentrer.

PHÉDRIE

Tais-toi, j'entends du bruit, quelqu'un sort de chez elle.

PARMENON

Que vous faites bon guet !

PHÉDRIE

Si c'était ma cruelle ?

PARMENON

Déjà vôtre, bons dieux !

PHÉDRIE

Ah !

PARMENON

Retenez vos pleurs.

PHÉDRIE

Je sais qu'elle est perfide ; et je l'aime, et je meurs,  
Et je me sens mourir, et n'y vois nul remède,  
Et craindrais d'en trouver, tant l'amour me possède.

PARMENON

L'aveu me semble franc, libre, net, ingénu.

PHÉDRIE

Tu vois en peu de mots mes sentiments à nu.

PARMENON

Si je les voyais seul, encor seriez-vous sage ;  
Mais cette femme en voit autant ou davantage,  
Et connaît votre mal ; non pas pour vous guérir.

PHÉDRIE

Je ne vois rien d'aisé comme d'en discourir ;  
Mais, si tu ressentais une semblable peine,  
Peut-être verrais-tu ta prudence être vaine.

PARMENON

Au moins, s'il faut souffrir, endurez doucement ;  
L'amour est de soi-même assez plein de tourment,  
Sans que l'impatience augmente encor le vôtre.  
Au chagrin de ce mal n'en ajoutez point d'autre :  
Aimez toujours Thaïs, et vous aimez aussi.

PHÉDRIE

Le conseil en est bon, mais...

PARMENON

Quoi mais ?

PHÉDRIE

La voici.

PARMENON

Sa présence met donc vos projets en fumée ?

PHÉDRIE

Pour ne te point mentir, mon âme en est charmée.

## SCÈNE 2

*Thaïs, Phédrie, Parmenon*

THAÏS

Ah, Phédrie ! Hé bons dieux ! Quoi, vous voir en ce lieu  
Vraiment vous avez tort : que n'entrez-vous ?

PHÉDRIE

Adieu.

THAÏS

Adieu ! Le mot est bon, et vaut que l'on en rie.

PHÉDRIE

Quoi ? Thaïs, à l'affront joindre la raillerie !  
C'est trop.

THAÏS

De quel affront entendez-vous parler ?

PHÉDRIE

Voyez, qu'il lui sied bien de le dissimuler !

THAÏS

Pour le moins dites-moi d'où vient votre colère ?

PHÉDRIE

Me gardiez-vous, ingrate, un refus pour salaire ?  
Après tant de bienfaits, après tant de travaux,  
M'exclure, et recevoir je ne sais quels rivaux !

THAÏS

Je ne pus autrement, et j'étais empêchée.

PHÉDRIE

Encor si, comme moi, vous en étiez touchée,  
Ou bien si, comme vous, je pouvais m'en moquer !

THAÏS

Vous êtes délicat, et facile à piquer.  
Écoutez mes raisons d'un esprit plus tranquille :  
Pour quelque autre dessein l'excuse était utile,  
Et vous l'approuverez vous-même assurément.

PARMENON

Elle aura par amour renvoyé notre amant,  
Et par haine sans doute admis l'autre en sa place.

THAÏS

Parmenon pourrait-il me faire assez de grâce  
Pour n'interrompre point un discours commencé ?

PARMENON

Oui, mais rien que de vrai ne vous sera passé.

THAÏS

Pour vous mieux débrouiller le noeud de cette affaire,  
Je prendrai de plus haut le récit qu'il faut faire.  
Quoiqu'on ignore ici le nom de mes parents,  
Ils ont en divers lieux tenu les premiers rangs :  
Samos fut leur patrie, et Rhodes leur demeure.

PARMENON

Tout cela peut passer, je n'en dis rien pour l'heure :  
Il faut voir à quel point vous voulez arriver.

THAÏS

Là, tandis que leurs soins étaient de m'élever,  
On leur fit un présent d'une fille inconnue  
Qui dans Rhodes était pour esclave tenue.  
Bien qu'elle fût fort jeune, et n'eût lors que quinze ans,  
Elle nous dit son nom, celui de ses parents,  
Qu'on l'appelait Pamphile, et qu'elle était d'Attique,  
Que ses parents avaient encore un fils unique,  
Qu'il se nommait Chromer, que c'était leur espoir.  
C'est tout ce que l'on put à cet âge en savoir.  
Chacun jugeait assez qu'elle était de naissance ;  
Son entretien naïf et rempli d'innocence,  
Mille charmes divers, sa beauté, sa douceur,  
Me la firent chérir à l'égal d'une soeur.  
Dès qu'elle fut chez nous, on eut soin de l'instruire.  
Pour moi, comme j'étais d'un âge à me conduire,  
À peine on eut appris qu'on me voulait pourvoir,  
Qu'un jeune homme d'Attique, étant venu nous voir,

Me recherche, m'obtient, m'amène en cette ville,  
Où, lorsque je croyais notre hymen plus tranquille,  
Il mourut ; et, laissant tout mon bien engagé,  
De mille soins fâcheux mon coeur se voit chargé.  
Ils accrurent le deuil de ce court hyménée ;  
Et, comme on voit aux maux une suite enchaînée,  
Le sort, pour m'accabler de cent coups différents,  
Causa presque aussitôt la mort de mes parents :  
Un mal contagieux les eut privés de vie,  
Avant que de ce mal je pusse être avertie.  
Leur bien, jusques alors assez mal ménagé,  
D'un oncle que j'avais ne fut point négligé ;  
Avec nos créanciers il en fait le partage,  
Et sut de mon absence avoir cet avantage.  
Je l'appris sans dessein de l'aller contester :  
L'ordre que dans ces lieux je devais apporter  
(Bien moins que le regret d'une mort si funeste)  
Fit qu'en perdant les miens, j'abandonnai le reste.  
J'en observai le deuil qu'exigeait mon devoir :  
Tout un an se passa sans qu'aucun pût me voir.  
Enfin, notre soldat vint m'offrir son service ;  
Loin de me consoler, ce m'était un supplice.  
Vous savez qu'on ne peut le souffrir sans ennui ;  
Je l'ai pourtant souffert, espérant quelque appui.

PARMENON

Vous tirez de mon maître encor plus d'assistance.

THAÏS

Je l'avoue, et voudrais qu'une autre récompense  
Égalât les bienfaits dont il me sait combler.

PARMENON

Hélas ! Le pauvre amant commence à se troubler.

PHÉDRIE

Te tairas-tu ? Thaïs, achevez, je vous prie.

THAÏS

Au bout de quelque temps Thrason fut en Carie ;  
Et vous savez qu'à peine il était délogé,  
Qu'on vous vit à m'aimer aussitôt engagé.  
Vous me vîntes offrir et crédit et fortune :  
J'en estimai dès lors la faveur peu commune ;  
Et vous n'ignorez pas combien, depuis ce jour,

J'ai témoigné de zèle à gagner votre amour.

PHÉDRIE

Je crois que Parmenon n'a garde de se taire.

PARMENON

En pourriez-vous douter ? Mais où tend ce mystère ?

PHÉDRIE

Tu le sauras trop tôt pour mon contentement.

THAÏS

Écoutez-moi, de grâce, encore un seul moment.

Thrason notre soldat, battu par la tempête,

Au port des Rhodiens jette l'ancre et s'arrête,

Va voir notre famille, y trouve encor le deuil,

Mes parents depuis peu renfermés au cercueil,

Mon oncle ayant mes biens, cette fille adoptive

Prête d'être vendue, et traitée en captive.

Il l'achète aussitôt pour me la redonner,

Puis fait voile en Carie, et, sans y séjourner,

Revient en ce pays, où quelque parasite

Lui dit qu'en son absence on me rendait visite ;

Que, s'il avait dessein de me donner ma soeur,

À présent méritait quelque insigne faveur.

PHÉDRIE

Ne vaudra-t-il pas mieux qu'on lui laisse Pamphile ?

THAÏS

Je me résous à suivre un conseil plus utile.

Vous savez qu'en ce lieu je n'ai point de parents,

Qu'il me peut chaque jour naître cent différends ;

Et, bien que vous preniez contre tous ma défense,

Souvent un contre tous peut manquer de puissance.

Souffrez donc que je cherche un appui loin des miens :

Je n'en saurais trouver qu'en la rendant aux siens.

Je ne puis l'obtenir sans quelque complaisance :

Il faut donc vous priver deux jours de ma présence ;

La peine en est légère, et, ce temps achevé,

Le reste vous sera tout entier conservé.

Gagne cela sur toi, de grâce, je t'en prie.

Tu ne me réponds rien, dis-moi, mon cher Phédrie ?

PHÉDRIE

Que pourrais-je répondre, ingrate, à ces propos ?  
Voyez, voyez Thrason : je vous laisse en repos ;  
Faites-lui la faveur qu'un autre a méritée ;  
C'est où tend cette histoire assez bien inventée :  
« Une fille inconnue est prise en certains lieux ;  
On nous en fait présent, elle charme nos yeux ;  
Thrason vient à m'aimer, vous me rendez visite,  
Il me quitte, il apprend nos feux d'un parasite ;  
Les miens perdent le jour, mon oncle prend mes biens,  
Vend la fille à Thrason, je la veux rendre aux siens » ;  
Et cent autres raisons l'une à l'autre enchaînées ;  
Puis, enfin, « de me voir privez-vous deux journées ».  
C'était donc là le but où devait aboutir  
La fable que chez vous vous venez de bâtir ?  
Sans perdre tant de temps, sans prendre tant de peine,  
Que ne me disiez-vous : « J'aime le capitaine ;  
N'opposez point vos feux à cet ardent désir.  
Vous aurez plus tôt fait d'endurer qu'à loisir  
Je contente l'ardeur que pour lui j'ai conçue.  
Dites, si vous voulez, que la vôtre est déçue ;  
Prenez-en pour témoins les hommes et les dieux :  
Pourvu qu'incessamment il soit devant mes yeux,  
Il m'importe fort peu de passer pour parjure. »

THAÏS

Je vous aime, et pour vous je souffre cette injure.

PHÉDRIE

Vous m'aimez ! c'est en quoi mon esprit est confus :  
L'amour peut-il souffrir de semblables refus ?

THAÏS

Je ne vous répons point, de peur de vous déplaire ;  
Il faut que ma raison cède à votre colère.  
je ne veux point de temps, non pas même un seul jour,  
Je renonce à ma soeur plutôt qu'à votre amour.

PHÉDRIE

Plutôt qu'à mon amour ! Ah ! si du fond de l'âme  
Ce mot était sorti...

THAÏS

Doutez-vous de ma flamme ?

PHÉDRIE

J'aurai lieu d'en douter si, ce terme fini,  
Tout autre amant que moi de chez vous n'est banni.

THAÏS

Quel terme ?

PHÉDRIE

De deux jours.

THAÏS

Ou trois.

PHÉDRIE

Cet « ou » me tue.

THAÏS

Ôtons-le donc.

PARMENON

Enfin sa constance abattue  
Cède aux charmes d'un mot : je l'avais bien prévu.

PHÉDRIE

À ce que vous savez aujourd'hui j'ai pourvu.  
Votre soeur peut avoir un eunuque auprès d'elle ;  
J'en viens d'acheter un qui me semble fidèle,  
Et tantôt Parmenon viendra pour vous l'offrir.  
Souffrez votre soldat, puisqu'il faut le souffrir ;  
Mais ne le souffrez point sans beaucoup de contrainte :  
Donnez-lui seulement l'apparence et la feinte.  
Pendant vos compliments, songez à votre foi ;  
De corps auprès de lui, de coeur auprès de moi,  
Rêvez incessamment, chez vous soyez absente.

THAÏS

Vous ne demandez rien que Thaïs n'y consente ;  
Et ce point ne saurait vous être refusé.

PHÉDRIE

Adieu.

THAÏS

Comment ! Si tôt ?

PARMENON

Que son esprit rusé,  
Pour attraper notre homme, a d'art et de souplesse !

THAÏS

Vous voyez mon amour en voyant ma faiblesse ;  
Je ne vous puis quitter que les larmes aux yeux :  
Soyez toujours, Phédrie, en la garde des dieux.

SCÈNE 3

*Parmenon, Phédrie*

PARMENON

Est-il dans l'Univers innocence pareille ?  
Qui la condamnerait en lui prêtant l'oreille ?  
Que Thaïs a sujet de se plaindre de moi !  
C'est un chef-d'oeuvre exquis de constance et de foi.

PHÉDRIE

N'as-tu pas vu ses yeux laisser tomber des larmes ?  
Pour guérir mon soupçon qu'ils employaient de charmes !

PARMENON

En matière de femme, on ne croit point aux pleurs :  
Un serpent, je le gage, est caché sous ces fleurs.

PHÉDRIE

Non, non, pour ce coup-ci je dois être sans crainte :  
Ce qu'en obtient Thrason marque trop de contrainte ;  
Peut-être le voit-elle afin de l'épouser ;  
En ce cas, c'est moi seul que je dois accuser.  
Que n'ai-je découvert le fond de ma pensée ?  
Dans un plus haut dessein je l'eusse intéressée ;  
Elle aurait bientôt su m'assurer de sa foi,  
Bannir tous ses amants, ne vivre que pour moi,  
Puisque sans cet espoir tu vois qu'on me préfère.  
Les deux jours expirés, je propose l'affaire ;  
Il faut ouvrir son coeur, et ne point tant gauchir.

PARMENON

Que diront vos parents ?

PHÉDRIE

On pourra les fléchir :  
Du moins nous attendrons que la Parque cruelle  
M'ait, par un coup fatal, rendu libre comme elle.  
Éloignent les destins ce coup qu'il faudra voir,  
Et fassent que d'ailleurs dépendent mon espoir !  
D'une ou d'autre façon je suivrai cette envie,  
Dont tu vois que dépend tout le cours de ma vie.

Censure mon projet, ravale sa beauté,  
Dis ce que tu voudras, le sort en est jeté.  
Montre-lui cependant l'eunuque sans remise ;  
Et de peur qu'à l'abord Thaïs ne le méprise,  
Soigne, avant que l'offrir, qu'il soit mieux ajusté,  
Et que par ton discours son prix soit augmenté.  
Dis qu'on l'a fait venir des confins de l'Asie,  
Qu'on l'a pris d'une race entre toutes choisie,  
Qu'il chante et sait jouer de divers instruments.  
Accompagne le don de quelques compliments :  
Jure que pour maîtresse il mérite une reine ;  
Que Thaïs l'est aussi, régnant en souveraine  
Sur tous mes sentiments ; et mille autres propos.

PARMENON

Tenez le tout pour fait, et dormez en repos.

PHÉDRIE

S'il se peut ; mais aux champs aussi bien qu'à la ville  
Je sens que mon esprit est toujours peu tranquille :  
Il me faut toutefois éprouver aujourd'hui  
Ce qu'ils auront d'appas à flatter mon ennui.

PARMENON

À votre prompt retour nous en saurons l'issue.

PHÉDRIE

Peut-être verras-tu ta croyance déçue.  
Seulement prends le soin...

PARMENON

Allez, je vous entends.

## SCÈNE 4

*Parmenon*

PARMENON

Ah ! combien l'amour change un homme en peu de temps  
Devant que le hasard eut offert à sa vue  
Les fatales beautés dont Thaïs est pourvue,  
Cet amant n'avait rien qui ne fût accompli ;  
De louables désirs son cœur était rempli ;  
Il ne prenait de soins que pour la République ;  
Et même le ménage, où trop tard on s'applique,  
De ses plus jeunes ans n'était point négligé.  
Aujourd'hui qu'une femme à ses lois l'a rangé,

Ce n'est qu'oisiveté, que crainte, que faiblesse :  
Le nombre des amis, la grandeur, la noblesse,  
Et tant d'autres degrés pour un jour parvenir  
Au rang que ses dieux ont jadis su tenir,  
Sont des noms odieux, dont cette âme abattue  
A toujours craint de voir sa flamme combattue ;  
Et quelque bon dessein qu'enfin il ait formé,  
Il ne saurait quitter ce logis trop aimé.  
Ne s'en revient-il pas me changer de langage ?

## SCÈNE 5

*Parmenon, Phédrie*

PARMENON

Sans mentir, c'est à vous d'entreprendre un voyage.  
Quoi déjà de retour ! Vous savez vous hâter.

PHÉDRIE

Pour te dire le vrai, j'ai peine à la quitter.

PARMENON

Du lieu d'où vous venez dites-nous quelque chose :  
Les champs auraient-ils fait une métamorphose ?  
Et depuis le long temps que vous êtes parti,  
Ce violent désir s'est-il point amorti ?

PHÉDRIE

Pourquoi s'embarrasser d'un voyage inutile ?  
Si Thrason dès l'abord fait présent de Pamphile,  
Thaïs ayant sa soeur peut lui manquer de foi.

PARMENON

Mais s'il retient aussi Pamphile auprès de soi,  
Connaissant de Thaïs les faveurs incertaines ?

PHÉDRIE

Ne puis-je pas toujours attendre dans Athènes ?

PARMENON

Deux jours sans vous montrer ?

PHÉDRIE

Quatre, s'il est besoin.

PARMENON

Du bonheur d'un rival vous seriez le témoin ?

PHÉDRIE

À te dire le vrai, ce seul penser me tue,  
Et vois bien qu'il vaut mieux m'éloigner de leur vue.  
Adieu.

PARMENON

Combien de fois voulez-vous revenir ?

PHÉDRIE

J'omettais, en effet, qu'il te faut souvenir  
De m'envoyer quelqu'un, si Thaïs me rappelle ;  
Mais que le messager soit discret et fidèle,  
Et surtout diligent, c'est le principal point :  
Pour toi, prends garde à tout, et ne t'épargne point.

PARMENON

Je n'ai que trop d'emploi, n'ayez peur que je chôme.

PHÉDRIE

À propos, prends le soin de bien styler notre homme.

PARMENON

Quel homme ?

PHÉDRIE

Notre eunuque.

PARMENON

À servir d'espion ?

PHÉDRIE

Il le faut employer dans cette occasion.

PARMENON

Que de desseins en l'air son ardeur se propose !

PHÉDRIE

Je savais bien qu'encor j'oubliais quelque chose :  
Aux valets de Thaïs, tiens, fais quelque présent ;  
C'est de tous les secrets le meilleur à présent.

PARMENON

Est-ce là le dépit conçu pour cette injure ?  
N'avez-vous fait serment que pour être parjure ?

PHÉDRIE

Voudrais-tu que jamais on ne pût m'apaiser ?

PARMENON

Votre bon naturel ne se peut trop priser :  
Qui pardonne aisément mérite qu'on le loue.

PHÉDRIE

Vraiment je suis d'avis qu'un esclave me joue,  
Qu'il tranche du railleur, qu'il fasse l'entendu.

PARMENON

Quoi ! Vous voulez qu'encor tout ceci soit perdu ?

PHÉDRIE

Garde bien au retour de m'en rendre une obole.

PARMENON

Vous serez obéi, Monsieur, sur ma parole.

PHÉDRIE

Je l'entends d'autre sorte, et veux qu'on donne à tous.

PARMENON

Nous pouvons leur donner, et retenir pour nous.

PHÉDRIE

Adieu ; que du soldat sur tous il te souviene.

PARMENON

Fuyons vite d'ici, de peur qu'il ne revienne.

## ACTE II

## SCÈNE I

*Gnaton*

GNATON

Que le pouvoir est grand du bel art de flatter !  
Qu'on voit d'honnêtes gens par cet art subsister !  
Qu'il s'offre peu d'emplois que le sien ne surpasse,  
Et qu'entre l'homme et l'homme il sait mettre d'espace !  
Un de mes compagnons, qu'autrefois on a vu  
Des dons de la fortune abondamment pourvu,  
Qui, tenant table ouverte, et toujours des plus braves  
Voulait être servi par un monde d'esclaves,  
Devenu maintenant moins superbe et moins fier,  
S'estimerait heureux d'être mon estafier.  
Naguère en m'arrêtant il m'a traité de maître ;  
Le long temps et l'habit me l'ont fait méconnaître,  
Autant qu'il était propre, aujourd'hui négligé :  
Je l'ai trouvé d'abord tout triste et tout changé.  
« Est-ce vous ? » ai-je dit. Aussitôt il me conte  
Les malheurs qui causaient son chagrin et sa honte ;  
Qu'ayant été d'humeur à ne se plaindre rien ,  
Ses dents avaient duré plus longtemps que son bien,  
Et qu'un jeûne forcé le rendait ainsi blême.  
« Pauvre homme ! n'as-tu point de ressource en toi-même ?  
Manque-t-il au besoin d'adresse et de vertu ?  
Compare à ce teint frais ta peau noire et flétrie ;  
J'ai tout, et je n'ai rien que par mon industrie.  
À moins que d'en avoir pour gagner un repas,  
Les morceaux tout rôtis ne te chercheront pas.  
Enfin veux-tu dîner n'ayant plus de marmite ?  
Ai-je répondu lors ; et ton cœur abattu  
Imite mon exemple, et fais-toi parasite ;  
Tu ne saurais choisir un plus noble métier.  
- Gardez-en, m'a-t-il dit, le profit tout entier :  
On ne m'a jamais vu ni flatteur, ni parjure :  
Je ne saurais souffrir ni de coup, ni d'injure ;  
Et, lorsque j'ai d'un bras senti la pesanteur,  
Je ne suis point ingrat envers mon bienfaiteur.  
D'ailleurs faire l'agent, et d'amour s'entremettre,  
Couler dans une main le présent et la lettre,

Préparer les logis, faire le compliment ;  
Quand Monsieur est entré, sortir adroitement,  
Avoir soin que toujours la porte soit fermée,  
Et manger, comme on dit, son pain à la fumée ;  
C'est ce que je ne puis, ni ne veux pratiquer.  
Adieu. » Moi de sourire, et lui de s'en piquer.  
« Il s'en trouve, ai-je dit, qu'à bien moins on oblige  
Et c'est là le vieux jeu qu'à présent je corrige.  
On voit parmi le monde un tas de sottises gens  
Qui briguent des flatteurs les discours obligeants :  
Ceux-là me duisent fort ; je fuis ceux qui sont chiches,  
Et cherche les plus sots, quand ils sont les plus riches.  
Je les repais de vent, que je mets à haut prix ;  
Prends garde à ce qui peut allécher leurs esprits ;  
Sais toujours applaudir, jamais ne contredire ;  
Être de tous avis, en rien ne les dédire ;  
Du blanc donner au noir la couleur et le nom ;  
Dire sur même point tantôt oui, tantôt non.  
Ce sont ici leçons de la plus fine étoffe ;  
Je commente cet art, et j'y suis philosophe :  
Le livre que j'en fais aura, sans contredit,  
Plus que ceux de Platon, de vogue et de crédit. »  
Nous nous sommes quittés, remettant la dispute ;  
J'ai quelque ordre important qu'il faut que j'exécute :  
De la part d'un soldat, que je sers à présent,  
Je vais trouver Thaïs, et lui faire un présent ;  
Il est tel que mon âme en est presque tentée :  
C'est une jeune esclave à Rhodes achetée :  
L'âge en est de seize ans, l'embonpoint d'un peu plus,  
La taille en marque vingt ; et pour moi je conclus  
Qu'elle soit, et pour cause, en vertu d'hyménée,  
Aux désirs d'un époux bientôt abandonnée,  
Ou je crains fort d'en voir quelque autre possesseur.  
Ce grand abord de gens au logis de sa soeur,  
Le scrupule des noms d'ingrate et de cruelle,  
De ces coeurs innocents la pitié criminelle,  
Cent autres ennemis d'un honneur mal gardé,  
Marquent le sien perdu, du moins fort hasardé.  
Mais entre eux le débat. N'étant point ma parente,  
La suite m'en doit être au moins indifférente ;  
L'exposant au danger sans crainte et sans souci,

Je m'en vais la quérir dans un lieu près d'ici ;  
Et plutôt à quelque dieu qu'en passant par la rue,  
Du rival de mon maître elle fût aperçue !  
Voici son Parmenon qui s'avance à propos ;  
Pour peu qu'il tarde ici, nous en dirons deux mots.

## SCÈNE 2

*Parmenon*

PARMENON

Notre amant, ayant dit mille fois en une heure :  
« Quoi ! s'éloigner des lieux où mon âme demeure !  
N'irai-je pas ? Irai-je ? » Enfin s'est hasardé.  
Et mille fois encor m'a tout recommandé :  
Que je prenne bien garde au nombre des visites  
Qu'on peut rendre en personne ou bien par parasites ;  
Qu'aux environs d'ici nul ne fasse un seul tour  
Dont mon livre chargé ne l'instruise au retour ;  
Et que, si je surprends le soldat auprès d'elle,  
Je tienne des clins d'oeil un registre fidèle ;  
Écrive leurs propos de l'un à l'autre bout,  
Ne laisse rien passer, et sois présent à tout :  
Car le sage ne doit qu'à soi-même s'attendre.  
C'eût été pour quelque autre un plaisir de l'entendre ;  
Moi, qui sans cesse marche, et qui trotte, et qui cours,  
Je ne ris qu'à demi de semblables discours,  
Et je souhaiterais, du fond de ma pensée,  
Que le dieu Cupidon eût la tête cassée :  
Cela ferait grand bien aux pieds de cent valets.  
J'approche de Thaïs, et voici son palais.  
Quoi ! j'aperçois aussi notre flatteur à gage !

## SCÈNE 3

*Parmenon, Gnaton, Pamphile*

PARMENON

Avance, homme de bien !

GNATON

Contemple ce visage.

PARMENON

Le coquin parle en prince, et n'est qu'un gueux parfait.

GNATON

Tu te penses moquer, je suis prince en effet.

PARMENON

Des fous, cela s'entend.

GNATON

Quoi ! des fous ? Il n'est sage  
Qui sous moi ne dût faire un an d'apprentissage.

PARMENON

En quel art ?

GNATON

De goinfrer.

PARMENON

Je le trouve très beau.  
Si tu peux y savoir quelque secret nouveau,  
Il n'est point d'industrie à l'égal de la tienne.

GNATON

Va, tu mérites bien que je t'en entretienne ;  
Seulement traitons-nous un mois à tes dépens.

PARMENON

Volontiers : mais dis-moi, sans me mettre en suspens,  
Quelle est cette beauté qu'en triomphe tu mènes.

GNATON

Celle qui va bientôt t'épargner mille peines.  
Je te trouve honnête homme, et suis fort ton valet.  
D'un mois, par mon moyen, ni lettre, ni poulet,  
Ni billet à donner, ni réponse à prétendre.

PARMENON

Je commence, Gnaton, d'avoir peine à t'entendre.

GNATON

Ni nuits à faire guet avec tes yeux d'Argus.

PARMENON

Tu me gênes l'esprit par ces mots ambigus ;  
Veux-tu bien m'obliger ?

GNATON

Comment ?

PARMENON

De grâce, achève.

GNATON

Avec toi pour un mois les courses ont fait trêve.

PARMENON

Je le crois ; mais encor, dis-m'en quelque raison.

GNATON

Thaïs, par ce présent, sera toute à Thrason.

PARMENON

Je veux qu'il soit ainsi : quelle en sera la suite ?

GNATON

Pour un homme subtil, et si plein de conduite,  
Tu devrais pénétrer et voir un peu plus loin :  
Je veux, encore un coup, te délivrer de soin.  
Thrason voyant Thaïs, ceux dont elle est aimée  
Peuvent tous s'assurer que sa porte est fermée :  
Ton maître comme un autre ; et tu n'entendras plus  
Ni souhaits impuissants, ni regrets superflus,  
Ni : « Quel est ton avis ? » ni : « Fais-lui tel message. »

PARMENON

Ah ! Combien voit de loin l'homme prudent et sage !  
J'avais peine à comprendre où tendait ce propos ;  
Mais, grâce aux Immortels, j'aurai quelque repos.

GNATON

Dis : grâces à Gnaton.

PARMENON

Et rien pour cette belle ?

GNATON

À propos, que t'en semble ?

PARMENON

Ô dieux ! qu'elle est rebelle  
Du bout du doigt à peine on ose lui toucher.

GNATON

Nul mortel que Thrason n'a droit d'en approcher.

PARMENON

Pour un si rare objet on peut tout entreprendre.

PAMPHILE

Dieux ! Quelle patience il faut pour les entendre !  
Gnaton, conduis-moi vite, et ne te raille point.

PARMENON

De grâce, écoute-moi, je n'ai plus qu'un seul point.

GNATON

Dis ce que tu voudras.

PARMENON

Quel est son nom ?

GNATON

Pamphile.

PARMENON

Point d'autre ?

GNATON

Que t'importe ?

PARMENON

Est-elle en cette ville  
Depuis un fort long temps ?

GNATON

Ton caquet m'étourdit.

PARMENON

Saurai-je son pays, son âge ?

GNATON

Est-ce tout dit ?

PARMENON

Tu te fais trop prier, n'étant pas si beau qu'elle.

GNATON

Te confondent les dieux, et toute ta séquelle !  
Je te sauve un gibet, te souhaitant ceci.

PARMENON

Ton bon vouloir mérite un ample grand-merci :  
Un jour nous t'en rendrons quelque digne salaire.

GNATON

Tu le peux sans tarder. Mais n'as-tu point affaire ?

PARMENON

Pour toi, quand j'en aurais, je voudrais tout quitter.

GNATON

De ce pas à Thaïs viens donc me présenter ;  
Sers-moi d'introducteur.

PARMENON

Tu ris, mais il n'importe.  
Entre seul, tu le peux.

GNATON

Tiens-toi donc à la porte,  
Et garde qu'on ne laisse entrer dans la maison  
Quelque autre messenger que celui de Thrason ;  
Je t'en donne l'avis, comme ami de ton maître :  
Et peut-être qu'un jour il saura reconnaître  
De quelque bon repas ce conseil important.

PARMENON

Encor deux jours de vie, et je mourrai content.

GNATON

Il te faut bien un mois à la bonne mesure.

PARMENON

Non, non, je te rendrai ces mots avec usure,  
Dans deux jours au plus tard.

GNATON

Nous le verrons. Adieu.

PARMENON

Mon galant est parti : qu'ai-je affaire en ce lieu ?  
J'avais dessein de voir cette soeur prétendue ;  
Et je me trompe fort, ou c'est peine perdue  
De s'en aller offrir, après un tel présent,  
Notre vieillard flétri, chagrin et mal plaisant ;  
Mais il faut obéir.

**SCÈNE 4***Parmenon, Chérée*

PARMENON

Où courez-vous, Chérée ?

CHÉRÉE

C'en est fait, Parmenon, ma perte est assurée.

PARMENON

Comment ?

CHÉRÉE

L'as-tu point vue en passant par ces lieux ?

PARMENON

Qui ?

CHERÉE

Certaine beauté, qui, s'offrant à mes yeux,  
N'a rien fait que paraître, et s'est évanouie.

PARMENON

Vous en avez la vue encor toute éblouie.

CHERÉE

Ô dieux ! Mais où chercher ? Que le maudit procès  
Puisse avoir quelque jour un sinistre succès !

PARMENON

Comment ? Quoi ? Quel procès ?

CHERÉE

Ah ! Si tu l'avais vue !

PARMENON

Et qui ?

CHERÉE

Cette beauté de mille attraits pourvue.

PARMENON

Hé bien ?

CHERÉE

Tu l'aimerais, et cet objet charmant  
Ne peut souffrir qu'un coeur lui résiste un moment.  
Ne me parle jamais de tes beautés communes ;  
Leurs caresses me sont à présent importunes,  
Rien que de celle-ci mon coeur ne s'entretient.

PARMENON

Vraiment ! C'est à ce coup que le bon homme en tient.  
L'un de ses fils aimait ; l'autre, plein de furie,  
Passera les transports de son frère Phédrie.  
De l'humeur dont je sais que le cadet est né,  
Ce ne sera que jeu, dans deux jours, de l'ainé.

CHERÉE

Aussi ne saurait-il avoir l'âme charmée  
Des traits d'une beauté plus digne d'être aimée.

PARMENON

Peut-être.

CHERÉE

En doutes-tu ?

PARMENON

C'est un trop long discours.

Vous aimez ?

CHERÉE

À tel point que si d'un prompt secours...

PARMENON

Tout beau, demeurons là, ne marchons pas si vite :

Où prétendez-vous donc ce soir aller au gîte ?

CHERÉE

Hélas ! S'il se pouvait, chez l'aimable beauté.

PARMENON

Certes, pour un malade il n'est point dégoûté.

CHERÉE

Tu ris et je me meurs.

PARMENON

Mais encor, quel remède

Faudrait-il apporter au mal qui vous possède ?

CHERÉE

De ce mot de remède en vain tu m'entretiens,

Si par tes prompts efforts bientôt je ne l'obtiens.

Tu m'as dit tant de fois : « Essayez mon adresse ;

Votre âge le permet, aimez, faites maîtresse. »

J'aime, j'en ai fait une : achève, et montre-moi

Que mon coeur se pouvait engager sur ta foi.

PARMENON

Je l'ai dit en riant, et sans croire votre âme,

Pour un discours en l'air, susceptible de flamme.

CHERÉE

Qu'il ait été promis ou de bon ou par jeu ;

Si tes soins, Parmenon, ne me livrent dans peu

Cette même beauté qui captive mon âme,

Je ne vois que la mort pour terminer ma flamme.

PARMENON

Dépeignez-la-moi donc.

CHERÉE

Elle est jeune, en bon point.

PARMENON

Celui qui la menait ?

CHERÉE

Je ne le connais point.

PARMENON

Le nom d'elle ?

CHERÉE

Aussi peu.

PARMENON

Son logis ?

CHERÉE

Tout de même ?

PARMENON

Vous ne savez donc rien !

CHERÉE

Rien, sinon que je l'aime.

PARMENON

Me voilà bien instruit. Quel chemin ont-ils pris ?

CHERÉE

Tandis qu'elle arrêtaït mes sens et mes esprits,  
Notre hôte Archidemide, avec son front sévère,  
Est venu m'aborder, et m'a dit que mon père  
Ne faillit pas demain d'être son défenseur  
Contre l'injuste effort d'un puissant agresseur ;  
Et, comme les vieillards sont longs en toute chose,  
D'un récit ennuyeux il m'a déduit sa cause,  
Tant qu'après notre adieu je n'ai plus aperçu  
L'objet de ce désir qu'en passant j'ai conçu.

PARMENON

C'est être malheureux.

CHERÉE

Autant qu'homme du monde.

PARMENON

Vous l'avez bien maudit

CHÉRÉE

Que le Ciel le confonde !  
Depuis plus de deux ans nous ne nous étions vus.

PARMENON

Il se rencontre ainsi des malheurs imprévus.  
Celui qui la menait - est quelque homme de mine ?

CHÉRÉE

Rien moins. Tu le croirais un pilier de cuisine ;  
Et lui seul, sans mentir, est aussi gras que deux.

PARMENON

Son habit ?

CHÉRÉE

Fort usé.

PARMENON

Leur train ?

CHÉRÉE

Je n'ai vu qu'eux.

PARMENON

C'est elle assurément.

CHÉRÉE

Qui ?

PARMENON

Rassurez votre âme ;  
Je connais maintenant l'objet de votre flamme...

CHÉRÉE

L'as-tu vue ?

PARMENON

Elle-même.

CHÉRÉE

Et tu sais son logis ?

PARMENON

Je le sais.

CHÉRÉE

Parmenon, dis-le-moi.

PARMENON

Chez Thaïs.  
Comme ils venaient d'entrer, je vous ai vu paraître ;  
C'est un don que lui fait le rival de mon maître.

CHÉRÉE

Il doit être puissant.

PARMENON

Plus en bruit qu'en effet

CHÉRÉE

Qu'il m'en fasse un pareil, j'en serais satisfait.

PARMENON

On vous croit sans jurer.

PARMENON

Mais qu'en pense Phédrie ?

Je n'y vois point pour lui sujet de raillerie.

Qui saurait son présent le plaindrait beaucoup plus.

CHÉRÉE

Quel présent ?

PARMENON

Un vieillard impuissant et perclus,

Sans esprit, sans vigueur, sans barbe, sans perruque,

Un spectre, un songe, un rien, pour tout dire un eunuque,

Dont encore il prétend, contre toute raison,

Pouvoir contrecarrer le présent de Thrason.

Si l'on nous laisse entrer, je veux perdre la vie.

CHÉRÉE

S'il est aussi reçu, qu'il me donne d'envie !

PARMENON

Vous préservent les dieux d'un heur pareil au sien !

Ce serait pour Pamphile un mauvais entretien.

CHÉRÉE

Quoi ! garder une fille et si jeune et si belle,

Coucher en même chambre, et manger auprès d'elle,

La voir à tout moment sans crainte et sans soupçon,

Tu ne voudrais pas être heureux de la façon ?

PARMENON

Vous pouvez aisément avoir cette fortune :

La ruse est assurée autant qu'elle est commune.

D'un voyage lointain depuis peu revenu,

Sans doute chez Thaïs vous êtes inconnu :

Il faut prendre l'habit que notre eunuque porte :

Vous passerez pour lui, déguisé de la sorte.

Votre menton sans poil y doit beaucoup aider.

CHÉRÉE

Et l'on me donnera cette belle à garder ?

PARMENON

Et sans doute à garder vous aurez cette belle.  
Mais après ?

CHÉRÉE

Innocent ! Je puis lors auprès d'elle  
Boire, manger, dormir, lui parler en secret.

PARMENON

Usez-en tout au moins comme un homme discret.

CHÉRÉE

Tu ris ?

PARMENON

Des vains projets où l'amour vous emporte.  
Vous vous croyez dedans avant qu'être à la porte :  
Et, sans savoir encor quelle est cette beauté,  
D'un espoir amoureux votre cœur est flatté :  
Il faut auparavant s'acquérir une entrée.

CHÉRÉE

L'échange proposé me la rend assurée.

PARMENON

Oui, s'il se pouvait faire.

CHÉRÉE

À d'autres, Parmenon !

PARMENON

Quoi ! vous avez donc cru que c'était tout de bon ?

CHÉRÉE

Tout de bon ou par jeu, derechef il n'importe ;  
Et, si je ne l'obtiens, ou d'une ou d'autre sorte,  
Je suis mort.

PARMENON

Mais avant que de vous engager,  
Pesez, encore un coup, la grandeur du danger.

CHÉRÉE

Trop de raisonnement peut nuire en telle affaire :  
L'occasion se perd tandis qu'on délibère  
Un autre la prendra, j'en aurai du regret.

PARMENON

Mais au moins pourrez-vous me garder le secret ?

CHERÉE

Ne crains rien.

PARMENON

Priez donc Amour qu'il favorise  
De quelque bon succès cette haute entreprise.

CHERÉE

Amour ! si sa beauté peut s'offrir à mes sens,  
Tu ne manqueras plus ni d'autels, ni d'encens

## ACTE III

## SCÈNE I

*Thrason*

THRASON

Il faut dire le vrai, j'en voulais à Pamphile ;  
Et, bien que pour Thaïs une amour plus facile  
Étouffât celle-ci presque encore au berceau,  
Sans mentir j'ai regret de perdre un tel morceau.  
Je ne sais quel remords tient mon âme occupée ;  
Mais encore être ainsi de mes mains échappée,  
C'est le comble du mal, et souffrir qu'un enfant  
Des lacs d'un vieux routier se sauve en triomphant.  
Me préservent les dieux d'une beauté naissante !  
Il n'est point de méthode en amour si puissante  
Qui ne fût inutile à qui s'en piquerait ;  
Souvent ces jeunes coeurs sont plus durs qu'on ne croit ;  
Pour gagner son amour, je ne sais point de voie :  
C'est un fort à tenir aussi longtemps que Troie.  
J'aurais, sans me vanter, depuis qu'elle est chez moi,  
Réduit à la raison quatre filles de roi.  
J'eusse pu l'épouser, mais je fuis la contrainte ;  
Le seul nom de l'hymen me fait frémir de crainte ;  
Et je ne voudrais pas que mon coeur fût touché  
De l'espoir d'un royaume à Pamphile attaché.  
Rien n'est tel, à qui craint une femme importune,  
Que de vivre en soldat, et chercher sa fortune.  
On se pousse partout, on risque sans souci,  
Et qui n'y gagne rien n'y peut rien perdre aussi.  
Mais rarement Thrason se plaint-il d'une dame ;  
Jusqu'ici peu d'objets ont régné sur son âme  
Sans payer son amour d'une ou d'autre façon.  
Phédrie en pourrait bien avoir quelque leçon ;  
Je n'en pense pas plus, n'étant point d'humeur vaine.  
Voyons si notre agent aura perdu sa peine :  
Le voici qui s'approche.

SCÈNE 2

*Thrason, Gnaton*

THRASON

Hé bien, qu'as-tu gagné ?

GNATON

Que de peine, Seigneur, vous m'avez épargné !  
Je vous allais chercher au port et dans la place.

THRASON

Tu me rapportes donc des actions de grâce ?

GNATON

Le faut-il demander ? J'en suis tout en chaleur.

THRASON

Enfin le don lui plaît ?

GNATON

Non tant pour la valeur,  
Que pour venir de vous ; c'est là ce qui la touche,  
Et ce qu'à tous moments elle a dedans la bouche,  
Comme un des plus grands biens qu'elle ait jamais reçus.  
Vous ririez de loisir triompher là-dessus.

THRASON

Ce qui vient de ma part cause ainsi de la joie ;  
J'ai cent fois plus de gré d'un bouquet que j'envoie,  
Qu'un autre n'en aurait de quelque don de prix,  
Fût-ce même un trésor.

GNATON

Vivent les bons esprits !  
Il n'est, à bien parler, que manière à tout faire.  
D'un travail de dix ans ce que le sot espère,  
L'honnête homme, d'un mot, le lui viendra ravir.

THRASON

Aussi le roi m'emploie, et j'ai su le servir  
À la guerre, en amour, auprès de ses maîtresses,  
Quoique j'eusse souvent ma part de leurs caresses.

GNATON

Mais s'il l'apprend aussi ?

THRASON

Gnaton, soyez discret.  
Je ne découvre pas à tous un tel secret.

*Tout bas, se tournant.*

*Haut.*

GNATON

C'est fait en homme sage.  
Il l'a dit à cent autres.  
Le roi n'agréait donc autres soins que les vôtres ?

THRASON

Que les miens ; et parfois se trouvant dégoûté  
Du tracas importun qui suit la royauté,  
Comme s'il eût voulu... tu comprends ma pensée ?

GNATON

Prendre un peu de bon temps, toute affaire laissée.

THRASON

Cela même. Aussitôt il m'envoyait quérir :  
Seuls, ainsi nous Passions les jours à discourir  
De cent contes plaisants que je lui savais faire ;  
Et s'il se présentait quelque importante affaire,  
Après avoir le tout entre nous disposé,  
Son conseil n'en avait qu'un reste déguisé ;  
Et Souvent, malgré tous, ma Voix était suivie.

GNATON

Lors chacun d'enrager, Mourir, Crever d'envie ?

THRASON

Et Thrason de s'en rire.

GNATON

À l'oreille du roi ?

THRASON

Qui peut te l'avoir dit ?

GNATON

C'est qu'ainsi je le crois.

THRASON

Sur ce propos, un jour qu'il remarquait leur peine,  
Le chef des éléphants, appelé Métasthène,  
Des plus considérés près du prince à présent,  
Ne se put revancher d'un trait assez plaisant.  
Il mâchait de dépit quelque mot dans sa bouche,  
Et me tournant les yeux : « Qui vous rend si farouche ?  
Sont-ce les bêtes, dis-je, à qui vous commandez ? »

GNATON

Et le roi, qu'en dit-il ?

THRASON

Nous étant regardés,  
Il ne put à la fin s'empêcher de sourire.  
Je dis, sans vanité, peu de mots qu'il n'admire.

GNATON

Comme vous en parlez, c'est un prince poli.

THRASON

Peu d'hommes ont, de vrai, l'esprit aussi joli :  
Surtout il s'entend bien à placer son estime..

GNATON

Celle-qu'il fait de vous me semble légitime

THRASON

T'ai-je dit un bon mot, qu'en un bal invité...

*Bas, se tournant.*

GNATON

Non.  
Plus de mille fois il me l'a raconté.

THRASON

Nous étions régalez du satrape Orosmède,  
Chacun avait sa nymphe : alors un Ganymède  
Approchant de la mienne, aussitôt je lui dis  
Que les restes de Mars seraient pour Adonis.

GNATON

Le jeune homme rougit ?

THRASON

Belle demande à faire !  
il rougit, et d'abord fut contraint de se taire :  
Depuis chacun m'a craint

GNATON

Avec juste raison  
N'ont-ils point un recueil des bons mots de Thrason.

THRASON

Je t'en contera cent ; mais changeons de matière  
Thaïs, comme tu sais, est femme assez altière,  
Jalouse, et d'un esprit à tout craindre de moi :  
Dois-je, en quittant sa soeur, lui confirmer ma foi ?

GNATON

Rien moins. Il vaut bien mieux la tenir en cervelle.  
Ayez toujours en main quelque amitié nouvelle  
De ce secret d'amour l'effet n'est pas petit ;  
C'est par là qu'on maintient les coeurs en appétit  
Et qu'on accroît l'amour au lieu de le détruire.  
Mais je fais des leçons à qui devrait m'instruire.

THRASON

Comment un tel secret a-t-il pu m'échapper ?

GNATON

Des soins plus importants pouvaient vous occuper ;  
Vous rêviez, je m'assure, à quelque haut fait d'armes.

THRASON

Il est vrai que la guerre a pour moi de tels charmes  
Qu'ils me font oublier tous les autres plaisirs.

THRASON

Mais l'amour trouve aussi sa part dans vos désirs ?

THRASON

Entre Mars et Vénus mon coeur se sent suspendre,  
Est recherché des deux, ne sait auquel entendre.  
Laissons là leur débat. Quel traité m'as-tu fait ?

GNATON

Tel qu'un plus amoureux en serait satisfait ;  
Thaïs se veut purger de tous sujets de plainte :  
Deux jours, par mon moyen, sans rival et sans crainte  
Vous lui rendrez visite en dépit des jaloux.

THRASON

Je t'aime.

GNATON

Et du dîner sur moi reposez-vous ;  
Je l'ai fait, en passant, apprêter chez votre hôte.

THRASON

De faim jamais Gnaton ne mourra par sa faute.

GNATON

Qu'y faire ? il faut bien vivre ici comme autre part.

GNATON

Retourne chez Thaïs, et dis-lui qu'il est tard.

SCÈNE 3

Thaïs, Thrason, Gnaton

THAÏS

Il n'en est pas besoin, je viens sans qu'on m'appelle.

THRASON

Sais-je faire un présent ?

THAÏS

Certes la chose est belle ;  
Mais je n'estime au don que le lieu dont il vient.

GNATON

Notre dîner est prêt, S'il ne vous en souvient.

THRASON

Plus rare et d'autre prix je vous l'aurais donnée.

GNATON

Toujours en compliments il se passe une année ;  
Le dîner nous attend, hâtons-nous, c'est assez.

THAÏS

Nous ne sommes, Gnaton, pas encor si pressés.  
Il me faut du logis donner charge à Pythie.

GNATON

Tout ira comme il faut, j'en réponds sur ma vie.

THAÏS

Sans avoir pris ce soin, je n'ose m'engager.

GNATON

Puissent mes ennemis de femmes se charger !  
Elles n'ont jamais fait ; toujours nouvelle excuse.

THAÏS

De vains retardements à tort on nous accuse ;  
Votre sexe se laisse encor moins gouverner.

GNATON

Ne tient-il point à moi que nous n'allions dîner ?

THAÏS

Ne plaise aux dieux, Gnaton, qu'on ait telle pensée.

GNATON

Je ne vous en vois point pour cela plus pressée.

THAÏS

Allons, si tu le veux.

## SCÈNE 4

*Parmenon, Gnaton, Thrason, Thaïs*

PARMENON

Un mot auparavant.

GNATON

Nous voici, grâce aux dieux, aussi prêts que devant :  
Je dînerai demain, s'il plaît à la fortune.  
Fais vite, Parmenon, ta harangue importune.

PARMENON

Mon maître, par votre ordre absent de ce séjour,  
Avecque ce présent vous offre le bonjour.  
Je ne veux point passer la loi qui m'est prescrite,  
Ni parler de ses pleurs quand il faut qu'il vous quitte :  
De vous-même à son mal vous pouvez compatir,  
Et le croire affligé sans l'avoir vu partir.  
Faisant un don plus riche, il eût eu plus de joie ;  
Mais au moins de bon coeur croyez qu'il vous l'envoie.

THRASON

Le présent peut passer.

THAÏS

Il me charme en effet.  
Je ne l'aurais pas cru si beau, ni si bien fait.

PARMENON

On l'appelle Doris : et quant à son adresse,  
En tout ce que l'on doit apprendre à la jeunesse  
On l'a, dès son jeune âge, instruit et façonné.  
À quoi que de tout temps il se soit adonné,  
Soit aux arts libéraux, soit aux jeux d'exercice,  
A sauter, à lutter, à courir dans la lice,  
Il a toujours passé pour un des plus adroits.  
Enfin, permettez-lui de parler quelquefois,  
Vous l'entendrez bientôt en conter des plus belles ;  
Il vous entretiendra de cent choses nouvelles.  
Mon maître cependant n'exige rien de vous :  
Vous ne le trouverez importun ni jaloux ;  
Il ne vous contera ni bons mots, ni faits d'armes ;  
Et vous pourrez, Thaïs, disposer de vos charmes  
Sans craindre qu'il s'offense et vous tienne en souci,  
Comme un de vos amants qui n'est pas loin d'ici.  
Faites entrer chez vous soldats et parasites :

Pourvu qu'il puisse rendre à son tour ses visites  
(J'entends quand vous serez d'humeur ou de loisir),  
Il se tiendra content par-delà son désir.

THRASON

Si ton maître avait dit ce que tu viens de dire...

PARMENON

Comme j'en suis l'auteur, vous n'en faites que rire ?

THRASON

Dois-je contre un valet employer mon courroux ?  
Que t'en semble, Gnaton ?

GNATON

Seigneur, épargnez-vous.

THRASON

Je te croirai. Thaïs, ce parleur m'incommode.

GNATON

De vrai, les compliments ne sont plus à la mode ;  
Allons.

THAÏS

Quand on voudra.

THRASON

Qu'un long discours déplaît !

GNATON

Surtout, à mon avis, quand le dîner est prêt.

THAÏS

Du zèle et du présent je lui suis obligée.

PARMENON

Le don ne vous tient pas vers mon maître engagée ;  
S'il doit être payé, c'est du zèle sans plus.

GNATON

Remettons à tantôt ces discours superflus ;  
Il n'est pas maintenant saison de repartie.

THAÏS

Tu me permettras bien d'ordonner à Pythie  
Que le soin de Pamphile à Doris soit commis.

GNATON

Faites que Gnaton dîne, et tout vous est permis.

## SCÈNE 5

*Parmenon, Thrason, Gnaton*

PARMENON

Pour un entremetteur, on te fait trop attendre :  
Ce n'est point là le gré que tu pouvais prétendre ;  
Et si j'avais reçu tel présent par Gnaton  
Il se verrait à table assis jusqu'au menton.  
On ne devrait ici rendre aucune visite  
Sans avoir un billet signé de Parasite ;  
Il lui faut cependant mettre tout son espoir  
À courir tout le jour pour déjeuner au soir.  
Pour moi, je ne crois pas qu'autre chose il attrape,  
Si ce n'est que son roi le fasse un jour satrape,  
Ou que, las de courir et battre le pavé,  
Plus haut que son mérite, il se trouve élevé.  
Que dis-tu de ces mots ? Ai-je su te le rendre

THRASON

Le coquin veut railler. Gnaton, va nous attendre ;  
Je vais prendre Thaïs.

GNATON

Laissez-moi cet emploi :  
Un chef doit autrement tenir son quant-à-moi.

THRASON

Adieu donc, Parmenon : tu diras à Phédrie  
Que Thaïs, pour un temps, trouve bon qu'il l'oublie ;  
Que pour l'entretenir deux jours me sont assez.

PARMENON

Ne vous en vantez point avant qu'ils soient passés.

## SCÈNE 6

*Parmenon*

PARMENON

Ceci pour notre eunuque assez bien se prépare.  
Pendant qu'ils dîneront, il faut qu'il se déclare,  
Prenne l'occasion et ne perde un moment  
À pousser des soupirs et languir vainement  
Non que parlant d'amour il rencontre oeuvre faite :  
Alors qu'on en vient là, toutes ont leur défaite :  
Tel souvent en a peu qui croit en avoir tout,  
Et même va bien loin sans aller jusqu'au bout.

Que Pamphile d'ailleurs volontiers ne l'écoute,  
 Toute sage qu'elle est, je n'en fais point de doute :  
 C'est le propre du sexe, il veut être flatté,  
 Et se plaît aux effets que produit sa beauté.  
 Puis notre homme a de quoi charmer la plus sévère :  
 Il est jeune, il est beau, toujours prêt à tout faire ;  
 En dit plus qu'on ne veut, sait bien le débiter,  
 Est d'humeur libérale, et donne sans compter.  
 Si par ces qualités d'abord il ne la touche,  
 Le temps, qui peut gagner l'esprit le plus farouche,  
 Ne lui permettra pas d'y faire un long effort,  
 Et ce peu de loisir m'embarrasse très fort :  
 je crains notre vieillard, qu'on attend d'heure en heure.  
 Il n'a jamais aux champs fait si longue demeure ;  
 Quelque charme puissant l'y retient arrêté ;  
 S'il revient une fois, le mystère est gâté.  
 Ô dieux ! C'est fait de nous, le voici qui s'avance ;  
 Je ne sais quel frisson m'annonçait sa présence.  
 Parmenon, cependant que tout seul il discours,  
 Va te précipiter, ce sera ton plus court ;  
 Qui pourrait toutefois choisir une autre voie ?  
 Le vieillard est plus doux qu'il ne veut qu'on le croie :  
 L'amour pour ses enfants, qu'il laisse à l'abandon,  
 Fait qu'il me reste encor quelque espoir de pardon ;  
 Usons à cet abord d'un peu de complaisance.

## SCÈNE 7

*Parmenon, Damis*

PARMENON

Je me plaignais, Monsieur, de votre longue absence.

DAMIS

En ma maison des champs je trouve un goût exquis,  
 Et ne fis jamais mieux qu'alors que je l'acquis.

PARMENON

Sophrone et vos enfants sont d'avis tout contraire.

DAMIS

Les voir changer d'humeur n'est pas ce que j'espère :  
 Bien loin de se réduire au champêtre séjour,  
 Ma femme aime à causer, mon aîné fait l'amour.

PARMENON

Cette façon d'agir plairait à peu de pères :  
Quand il s'agit d'amour, presque tous sont sévères ;  
À cet âge impuissant lorsqu'ils sont arrivés,  
Ils donnent des conseils qu'ils n'ont point observés.

DAMIS

Quant à moi, je me rends plus juste et plus commode :  
Non qu'il faille en tout point que l'on vive à sa mode ;  
Mais aimer quelque peu ne fut jamais blâmé,  
Et moi-même autrefois je m'en suis escrimé.  
Il est vrai que le gain n'en vaut pas la dépense :  
Aux uns il faut présents, aux autres récompense,  
Corrompre les valets, et les entretenir ;  
Mais les dieux m'ont toujours donné pour y fournir.  
Si je fais peu d'acquêts, que mes fils s'en accusent ;  
C'est eux, et non pas moi, qu'après tout ils abusent.  
Ayant connu d'abord mon esprit indulgent,  
L'aîné va, ce me semble, un peu vite à l'argent ;  
Des beautés de Thaïs son âme est fort touchée ;  
Et bien qu'il m'ait tenu cette flamme cachée,  
J'en sais plus qu'il ne croit, et le souffre aisément :  
Thaïs vaut qu'on l'estime, à parler franchement ;  
Peu voudront toutefois qu'elle entre en leur famille :  
Veuve, on la doit priser un peu moins qu'une fille ;  
Notre ville est féconde en partis bien meilleurs,  
Et mon fils, après tout, doit s'adresser ailleurs.  
Pour un choix plus sortable il faut qu'il se dispose :  
Je t'en veux, Parmenon, proposer quelque chose.  
Mais où sont mes enfants ? Je les voudrais bien voir.

PARMENON

Votre aîné, par malheur, est absent d'hier au soir.

DAMIS

D'où pourrait provenir un si soudain voyage ?  
N'est-il point arrivé quelque noise en ménage ?

PARMENON

Je ne sais.

DAMIS

Plût aux dieux que quelque changement  
Lui fit prendre bientôt un autre sentiment !  
Mais comme sans leur aide il ne se peut rien faire,

Allons leur de ce pas recommander l'affaire.

## ACTE IV

## SCÈNE I

*Chérée, Pamphile*

CHÉRÉE

C'est trop rêver, Pamphile, et mon zèle indiscret  
Ne saurait plus souffrir cet entretien secret.  
Dans quelques doux pensers qu'une âme soit plongée,  
Souvent elle a besoin d'en être dégagée,  
Et, lorsqu'on l'abandonne à ce triste plaisir,  
Elle songe à ses maux avec plus de loisir.  
Souffrez donc...

PAMPHILE

C'est assez, et ta bonté m'oblige,  
Quoique le noir chagrin qui sans cesse m'afflige  
Empêche mon esprit d'en pouvoir profiter.

CHÉRÉE

Et qu'auriez-vous, Pamphile, à vous tant attrister ?  
Vous êtes jeune et belle, et, si je l'ose dire,  
Ce sont les seuls trésors où toute femme aspire.

PAMPHILE

Je suis jeune, il est vrai ; pour belle, on me le dit :  
Ce discours près du sexe est toujours en crédit ;  
Mais quand de pareils dons le Ciel m'aurait comblée,  
À peine en verrais-tu mon âme moins troublée ;  
L'objet de mes malheurs me touche beaucoup plus.  
Les dieux nous vendent cher tous ces biens superflus ;  
Souvent par mille maux nous en payons l'usure.

CHÉRÉE

C'est que l'esprit humain en prend mal la mesure ;  
Injuste en son estime autant qu'en ses désirs,  
Il compte les douleurs, sans compter les plaisirs.

PAMPHILE

Ne me crois pas, Doris, d'une âme si légère :  
Sans amis, sans parents, et partout étrangère,  
J'ai sujet de rêver, et tu n'en verras point  
Que le sort obstiné persécute à tel point.

CHÉRÉE

Chacun pense le même, et moi comme tout autre ;  
Le mal d'autrui n'est rien quand nous parlons du nôtre.  
Vous vous croyez en butte aux plus sensibles coups ;  
Je sais tel qui pourrait en dire autant que vous.  
Celui dont je vous parle est un autre moi-même ;  
Il me ressemble assez, et souffre un mal extrême  
Pour certaine beauté qui vous ressemble aussi.  
Et qui fuit, comme vous, l'amour et son souci.

PAMPHILE

Si j'étais cet ami, j'affranchirais mon âme  
Des injustes liens de l'objet qui l'enflamme.

CHÉRÉE

Si vous étiez l'objet des vœux qu'il a conçus ?

PAMPHILE

Peut-être qu'à la fin ses vœux seraient reçus.

CHÉRÉE

Qui vous dirait ceci pour préparer votre âme ?  
Tout de bon, si quelqu'un vous découvrirait sa flamme,  
N'étant rien ici-bas qui ne puisse arriver  
(J'entends à quelque fin que l'on doive approuver),  
Agréeriez-vous son offre ? et votre âme touchée  
Prendrait-elle plaisir à s'en voir recherchée ?

PAMPHILE

Selon ce qu'il aurait d'aimable et de parfait.

CHÉRÉE

Je le suppose riche, honnête, assez bien fait,  
D'âge au vôtre sortable, enfin tel, à tout prendre  
Qu'aux partis les plus hauts il ait droit de prétendre.

PAMPHILE

J'aime ces qualités dont il serait pourvu ;  
Mais, pour en bien parler, il faudrait l'avoir vu.

CHÉRÉE

Vous le voyez, Pamphile, et vous allez connaître  
Un feu qui ne peut plus s'empêcher de paraître.  
Par un excès d'amour, sous cet habit trompeur  
Je me suis pour esclave offert à votre soeur ;  
Né libre cependant, on m'appelle Chérée ;  
La noblesse des miens ne peut être ignorée :  
Peu de partis ici voudraient me refuser ;

Mon zèle est toutefois plus que tout à priser ;  
Ne le dédaignez point. Quoi ! Vous fuyez, Pamphile ?

PAMPHILE

Insolent, quitte-moi, ta fourbe est inutile.  
Pythie !

CHERÉE

Auparavant, encore un mot ou deux.

PAMPHILE

Qui t'a fait entreprendre un coup si hasardeux ?  
En vain tu fais servir ces honneurs à ta flamme :  
L'espoir d'y prendre part n'aveugle point mon âme ;  
Le Ciel m'a faite esclave, il est vrai ; mais crois-tu  
Que cette qualité répugne à la vertu ?

CHERÉE

Qui le croirait, Pamphile, après vous avoir vue ?  
Les sévères appas dont vous êtes pourvue  
Désespèrent les coeurs qu'ils viennent d'enflammer ;  
Mais sous le nom d'hymen s'il est permis d'aimer,  
Loin de votre pays, esclave et délaissée,  
Où pourriez-vous ici porter votre pensée ?  
Par là je n'entends point mépriser vos appas :  
Le mérite en est grand ; mais l'heur n'y répond pas.  
Tant que l'effort des ans en détruit l'empire,  
Assez d'amants viendront vous conter leur martyre ;  
Assez d'amants aussi, d'un discours mensonger,  
Vous offriront un coeur toujours prêt à changer.  
Devant que vous soyez à leurs voeux exposée,  
Prévenez le dépit de vous voir abusée ;  
Faites un choix plus sûr, il vous est important.

PAMPHILE

Peut-être dans ta foi n'es-tu pas plus constant.

CHERÉE

Pamphile ! Croyez-en ces soupirs et ces larmes.

PAMPHILE

Ah ! cesse d'employer le secours de leurs charmes,  
Ôte-moi ta présence, engage ailleurs ta foi ;  
Veux-tu rendre mon coeur plus esclave que moi ?  
Va, ne réplique point, étouffe ton envie ;  
Crains d'attacher tes jours aux malheurs de ma vie ;  
Va-t'en, laisse-moi seule et me plaindre et souffrir.

CHERÉE

Un sort plus favorable en vos mains vient s'offrir.

PAMPHILE

Ce n'est point l'intérêt qui me rendra facile ;  
Et si je cède... hélas ! achève pour Pamphile.  
Que sert de m'expliquer ? Tu lis dedans mon sein.

CHERÉE

Et que rencontrez-vous d'injuste en ce dessein ?

PAMPHILE

Je ne sais, je crains tout, je suis irrésolue ;  
Va briguer quelque voix sur mon coeur absolue.

CHERÉE

Que je tienne de vous l'espoir d'un si grand bien !

PAMPHILE

Sans l'aveu de Thaïs je ne te promets rien ;  
Elle a sur mes désirs une entière puissance :  
Ce que j'aurais aux miens rendu d'obéissance,  
Je le dois à ses soins, par qui j'espère enfin  
Retrouver mes parents, et changer de destin.

CHERÉE

Pamphile, songez-y, la chose est importante ;  
Et puisqu'en vos malheurs un moyen se présente,  
Ne le rejetez pas : il est en votre main.

PAMPHILE

Qui me peut garantir ce discours incertain ?

CHERÉE

Moi-même.

PAMPHILE

Un tel garant n'assure point mon âme :  
Quand vous voulez montrer l'effet de votre flamme,  
Un parent, un tuteur, un ami bien souvent,  
Font que de tels projets il ne sort que du vent ;  
Quelquefois, pour changer, ils vous servent d'excuse.

CHERÉE

Contre ces lâchetés, dont chacun nous accuse,  
Je n'oppose qu'un mot : dans trois jours au plus tard,  
Si l'effet ne s'en voit ou d'une ou d'autre part,  
Vous pourrez m'accuser de parjure et de feinte ;  
Mais aussi jusque-là suspendez votre crainte,

Et faites de mes vœux un meilleur jugement.

PAMPHILE

Le terme n'est pas long, j'y consens aisément.  
Mais je vous interdis cependant ma présence,  
Comme un juste moyen d'expier votre offense.

CHERÉE

L'arrêt est rigoureux, le crime étant léger :  
J'obéirai pourtant ; mais, pour m'encourager,  
Adoucissez la peine à ma ruse imposée :  
Cette faveur m'importe, et vous est fort aisée.

PAMPHILE

Que me demandez-vous ?

CHERÉE

Pour m'élever aux cieux,  
Il ne faut qu'un aveu de la bouche ou des yeux.

PAMPHILE

Hé bien, je vous l'accorde ; est-ce assez vous complaire ?

CHERÉE

Je partirai content après un tel salaire ;  
Cependant joindrez-vous vos vœux à mon transport ?

PAMPHILE

Qu'il ne tienne à cela que tout n'aille à bon port !

CHERÉE

Que je jure en vos mains une amour éternelle !

PAMPHILE

Je trouve du serment la mode un peu nouvelle.

CHERÉE

Ne blâmez point l'excès où mon zèle est tombé.

PAMPHILE

Il lui faut bien donner ce qu'il m'a dérobé.

CHERÉE

Ah ! dieux ! quelles douceurs où mon âme se noie !  
Soulagé du tourment, je me meurs de la joie ;  
Au prix de vos baisers tout me semble commun :  
Pamphile, seulement encor la moitié d'un.

PAMPHILE

Vous en pourriez mourir, et j'aime votre vie.

CHÉRÉE

L'hymen saura bientôt en combler mon envie,  
Pour un que vous m'avez aujourd'hui retenu.

PAMPHILE

Aussi n'en meurt-on plus quand ce temps est venu.

CHÉRÉE

Si jamais envers vous je change de pensée,  
Me punissent les dieux d'une mort avancée !

PAMPHILE

Vous promettez beaucoup.

CHÉRÉE

Je ferai beaucoup plus.  
Sans employer le temps en discours superflus,  
Je m'en vais de ce pas en parler à mon père :  
Dès demain vous saurez ce qu'il faut que j'espère.  
Et quand, par une humeur sévère ou d'intérêt,  
Il aurait contre nous prononcé quelque arrêt,  
Nous pourrions passer outre, et fléchir son courage :  
Il sera fort aisé de calmer cet orage.

PAMPHILE

Thaïs, si vous sortez, aura soupçon de moi.

CHÉRÉE

Je reviendrai bientôt vous confirmer ma foi.

## SCÈNE 2

*Pamphile*

PAMPHILE

Je ne puis trop priser son ardeur généreuse ;  
Loin des miens, après tout, la rencontre est heureuse :  
Je dis loin, quoique ici l'on m'ait donné le jour,  
Et que tous mes parents y fissent leur séjour.  
Ô dieux ! si mon soupçon se trouvait véritable,  
Si j'étais pour Chérée un parti plus sortable,  
Et qu'à cette beauté, dont il me semble épris,  
L'éclat de la naissance ajoutât quelque prix,  
Serait-il une fille au monde plus heureuse ?  
Peu s'en faut que déjà je n'en sois amoureuse.  
J'entends du bruit, sortons ; on peut nous écouter.

SCÈNE 3

*Pythie, Thaïs*

PYTHIE

Ah ! que j'ai de secrets, Madame, à vous conter !  
Mais ne le dites pas, vous me feriez querelle.  
Ma foi, le compagnon nous l'a su donner belle.

THAÏS

Qui ?

PYTHIE

Faut-il demander ? Ce beau présent de foin :  
Fût-il en Éthiopie, ou bien encor plus loin !

THAÏS

Tu viens de proférer une étrange parole.

PYTHIE

Chacun n'a pas été comme vous à l'école ;  
Je m'entends.

THAÏS

C'est assez.

PYTHIE

Ceci nous doit ravir.  
Vous n'aviez qu'à moitié des gens pour la servir,  
Il fallait un eunuque ; et le bon de l'affaire  
Est que l'on n'a pas dit tout ce qu'il savait faire.

THAÏS

Que peut-il avoir fait ?

PYTHIE

Me le demandez-vous ?

THAÏS

Tu fais bien l'innocente en te moquant de nous.

PYTHIE

Je n'en sais rien au vrai ; toutefois je m'en doute.

THAÏS

Ce sont là des discours si clairs qu'on n'y voit goutte.

PYTHIE

Votre soeur a tantôt, pour ne rien déguiser,  
Laisse prendre à Doris sur sa main un baiser.  
Savez-vous quel baiser ?

THAÏS

Fort froid, je m'imagine.

PYTHIE

En bonne foi, j'ai cru qu'il y prendrait racine :  
Ce n'était point semblant, car même il a sonné.  
Si par mon serviteur un tel m'était donné,  
je n'en fais point la fine, il me rendrait honteuse.  
Enfin, de ce baiser la suite est fort douteuse.

THAÏS

Tu t'alarmes en vain, c'est marque de respect ;  
Puis cela vient d'un lieu qui ne m'est point suspect :  
Les baisers de Doris sont baisers sans malice,  
Il en faudrait beaucoup pour guérir la jaunisse.

PYTHIE

Pas tant que vous croyez, ou je n'y connais rien.  
Ah ! que n'ai-je entendu leur premier entretien !  
Mais, au cri de Pamphile étant vite accourue,  
Comme en quelques endroits la porte était fendue,  
Il m'est venu d'abord un désir curieux  
D'approcher d'une fente et l'oreille et les yeux.  
Ils ont dit quelques mots d'amour, de mariage ;  
Que votre soeur ne peut prétendre davantage ;  
Que Doris est pour elle un assez bon parti ;  
Tant qu'enfin au baiser le tout est abouti.

THAÏS

Ton récit est confus, j'ai peine à le comprendre.

PYTHIE

Aussi ne pouvait-on qu'à moitié les entendre.  
Voilà ce que j'en sais, fondez votre soupçon.  
Doris n'est point esclave, au moins à sa façon :  
Je ne sais quoi de grand paraît sur son visage ;  
Tels valets ne sont point sans doute à notre usage.  
À force d'y rêver, mon esprit s'est usé.  
Madame, si c'était quelque amant déguisé !  
Telle fourbe en amour souvent s'est publiée.

THAÏS

Ma soeur se serait-elle à ce point oubliée ?  
J'ai cru sur sa vertu me pouvoir assurer.

PYTHIE

En ce monde il ne faut jamais de rien jurer :  
Les prudes bien souvent nous trompent au langage.

THAÏS

Qu'est devenu Doris ?

PYTHIE

Il a trousseé bagage.

THAÏS

Il fallait tout au moins l'empêcher de sortir.

PYTHIE

J'étais hors de mon sens, pour ne vous point mentir.

THAÏS

Au retour de Phédrie on en saura l'histoire.

PYTHIE

C'est ce que j'oubliais, tant j'ai bonne mémoire :  
À peine vous sortiez qu'il m'est venu trouver.

THAÏS

Je le croyais aux champs.

PYTHIE

Il en vient d'arriver.  
« De longtemps, m'a-t-il dit, je connais ton adresse ;  
Tu sais la passion que j'ai pour ta maîtresse :  
De m'en priver deux jours hier au soir je promis,  
Et crus qu'allant trouver aux champs quelques amis,  
Ils pourraient de ce temps adoucir l'amertume ;  
Mais à nul autre objet mon œil ne s'accoutume,  
De nul autre entretien mon esprit n'est charmé.  
Je pourrais vivre un siècle avec elle enfermé ;  
Vivre sans elle un jour m'est un trop grand supplice,  
Et je ne suis pas sûr que ceci s'accomplisse  
Sans que vous y perdiez la fleur de vos amis.  
Si de ce long exil un jour ne m'est remis,  
Je ne donnerais pas un denier de ma vie.  
Pour le souffrir je crois que tu m'es trop amie :  
Fais valoir cet ennui qui cause mon retour ;  
Dis que Thrason pour elle a beaucoup moins d'amour,  
Qu'il prescrit trop de lois et se rend incommode.  
Je t'abrège ceci, pour l'étendre à ta mode. »  
Voilà ce qu'il m'a dit, et tiens qu'il a raison.  
Plutôt que de me voir caresser par Thrason,

J'aimerais cent fois mieux que l'autre m'eût battue.  
Le soldat est trop vain, sa présence me tue :  
Il n'a qu'une chanson dont il nous étourdit ;  
Et, hors de ses exploits, c'est un homme interdit ;  
Puis, qu'on soit toute à lui : ma foi, l'on s'y dispose.

THAÏS

Que veux-tu ? jusqu'ici ma soeur en est la cause.

PYTHIE

Ne dissimulez plus, vous avez votre soeur  
Mais devrais-je parler avecque tant d'ardeur  
Pour ce donneur d'eunuque à la mode nouvelle ?

THAÏS

Peut-être en le donnant l'a-t-il cru plus fidèle

PYTHIE

Envoyez-le quérir, vous l'entendrez parler.

THAÏS

Comment, s'il vient ici, le pourra-t-on celer ?

PYTHIE

Quand Thrason le saura, vous avez votre compte. .

THAÏS

Je ne saurais tromper sans scrupule et sans honte.  
Qu'on cherche toutefois Phédrie et son présent.

PYTHIE

Vos gens les trouveront au logis à présent ;  
Dorie aura bientôt traversé cette rue.

## SCÈNE 4

Thaïs

THAÏS

À l'entendre parler, elle en doit être crue ;  
Qu'un esclave pourtant se soit fait écouter,  
A moins que l'avoir vu, j'ai sujet d'en douter :  
Ma soeur fit toujours cas d'une vertu sévère.  
Ceci n'est point d'ailleurs arrivé sans mystère ;  
Phédrie ou Parmenon m'ont joué quelque tour ;  
Mais quoi ! la tromperie est permise en amour.  
Je ne dois seulement accuser que Pamphile :  
Aux désirs d'un amant se rendre si facile  
Ni grâces ni faveurs ne savoir ménager,

Ce n'est pas le moyen de pouvoir l'engager :  
 Trop d'espoir à l'abord en étouffe le zèle.  
 Ah ! que si j'eusse été fille encore comme elle !...  
 Mais ne nous plaignons point, et laissons tous ces vœux.  
 Ne pouvoir disposer d'un seul de ses cheveux,  
 D'un seul de ses désirs, d'un moment de sa vie,  
 N'est pas une fortune à donner de l'envie :  
 Les maris sont jaloux, ou bien sans amitié.  
 Tel qui ne nous voyait, disait-il, qu'à moitié,  
 Quand il est possesseur, cherche ailleurs sa fortune  
 Une femme en deux jours leur devient importune ;  
 Il faut, sans murmurer, souffrir leur peu de foi,  
 Et c'est là le plus dur de cette injuste loi.  
 Ce n'est qu'avec regret qu'en perdant ma franchise  
 Pour la seconde fois on m'y verra soumise ;  
 Et je crains que ma soeur n'en dise autant aussi.  
 La pourvoir d'un époux est mon plus grand souci :  
 Ce qui convient à l'une est à l'autre incommode ;  
 Et si c'est mon talent que de vivre à la mode,  
 Dans un autre dessein je dois l'entretenir.

## SCÈNE 5

*Pythie, Phédrie, Thaïs, Dorus*

## PYTHIE

Dorie est de retour, vos gens S'en vont venir ;  
 Les voici. Mais quel homme accompagne Phédrie ?  
 Est-ce pour se moquer, ou pour nous faire envie ?  
 Ô l'agréable objet, et digne d'être vu !

## PHÉDRIE

Mon retour en ces lieux est peut-être imprévu ;  
 Vous ne n'attendiez pas après tant d'assurances.

## PYTHIE

Toujours de la façon trompez nos espérances.  
 La surprise nous plaît pourvu que le soldat  
 Laisse passer le tout sans bruit et sans éclat.

## PHÉDRIE

Nous saurons l'adoucir, quoiqu'il tranche du brave.

## THAÏS

Vous a-t-on pas prié d'amener cet esclave  
 Que pour servir ma soeur vous aviez acheté,

Et que votre valet m'a tantôt présenté ?

PHÉDRIE

Le voilà.

THAÏS

Quoi ! cet homme à la peau si flétrie ?  
Parlez-vous tout de bon, ou si c'est raillerie ?

PYTHIE

Qui n'aurait point eu d'yeux serait bien attrapé.

PHÉDRIE

Je n'en sache point d'autre, ou les miens m'ont trompé  
Mais pourquoi jetez-vous cet éclat de risée ?

PYTHIE

L'autre a le teint plus frais qu'une jeune épousée ;  
Il ne saurait avoir que vingt ans tout au plus,  
Et vous nous amenez un vieillard tout perclus.

PHÉDRIE

Tu me tiens des propos où mon esprit s'égare.

THAÏS

Ce que cet homme en sait, il faut qu'il le déclare.

PHÉDRIE

Es-tu double ? Viens ça, réponds sans hésiter.

DORUS

Monsieur, c'est Parmenon qui me l'a fait prêter.

PHÉDRIE

Quoi prêter ?

DORUS

Mon habit.

PHÉDRIE

À quel homme ?

DORUS

À Chérée.

THAÏS

N'en demandez pas plus, la fourbe est avérée.

PHÉDRIE

D'où saurais-tu son nom ?

DORUS

Pannenon me l'a dit.

PHÉDRIE

Mais je te trouve encor couvert du même habit

DORUS

Incontinent après il me l'est venu rendre

PHÉDRIE

À moins qu'être devin, l'on n'y peut rien comprendre

THAÏS

Lui hors, on vous dira le tout de point en point

PHÉDRIE

Va, retourne au logis, et ne t'éloigne point.

## SCÈNE 6

*Phédrie, Thaïs*

PHÉDRIE

Que direz-vous enfin de ma foi violée ?  
Si l'aise de vous voir pour un peu reculée  
A rendu mon esprit toujours inquiété,  
Si le jour, loin de vous, me paraît sans clarté,  
Si je veille au plus fort de l'ombre et du silence,  
Jugez ce que ferait une plus longue absence ;  
Et si mon amour craint le seul éloignement,  
Jugez ce que ferait un triste changement.

THAÏS

Il faudra toutefois y résoudre votre âme ;  
Nous verrions à la fin soupçonner notre flamme :  
Mon coeur accorde mal ce différent souci ;  
Et si vous m'êtes cher, l'honneur me l'est aussi.

PHÉDRIE

Cette vertu me charme en redoublant ma peine :  
Vous méritez, Thaïs, une amour plus certaine ;  
Dans une autre saison je saurais y pourvoir ;  
Mon coeur, comme le vôtre, a soin de son devoir.  
Je ne vous aime pas pour faveur que j'obtienne :  
L'aveu de mes parents, ou leur mort, ou la mienne,  
Feront voir que ce coeur, prêt à se déclarer,  
S'il ne doit avoir tout, ne veut rien espérer.

THAÏS

De quoi me peut servir cette ardeur généreuse ?  
Pour plaire à vos parents, je suis trop malheureuse ;  
Se fonder sur leur mort est un but incertain :  
On se trompe souvent aux ordres du destin.  
Le reste me fait peur, et jusque-là mon âme  
Voyait avec plaisir l'effort de votre flamme ;  
Faites un choix plus sûr, suivez votre devoir,  
Et croyez que je puis vous aimer sans vous voir.

PHÉDRIE

N'essayez point, Thaïs, de me rendre coupable ;  
D'un si lâche dessein je me trouve incapable ;  
Puisqu'un autre devoir se joint à mon désir,  
Je me rends au plus fort, et n'ai point à choisir.

## SCÈNE 7

*Dorie, Thaïs, Pythie, Phédrie*

DORIE

Un Monsieur tout chargé de clinquant vous demande.

THAÏS

C'est Chremès, car voici deux jours que je le mande.  
Qu'il monte ; et toi, Pythie, entretiens-le un moment.  
Nous, allons voir ma soeur sur cet événement.

PYTHIE

Comment ? seule avec lui ?

PHÉDRIE

Que tu fais la sucrée !

PYTHIE

Quoi ! vous semblé-je donc une chose sacrée  
Qu'on n'oserait toucher ?

THAÏS

J'approuve ton souci ;  
Mais, tant qu'avec Pamphile on se soit éclairci,  
Défends-toi, si tu peux, et garde qu'il s'ennuie.

PYTHIE

Je l'entends, sortez vite.

SCÈNE 8

*Chremès, Pythie*

CHREMÈS

Et quoi ! voilà Pythie ?

J'ai cru que pour sa noce on venait me prier. .

PYTHIE

Je n'ai garde, Monsieur, de me tant oublier.

CHREMÈS

Que me veut donc Thaïs ?

PYTHIE

Elle s'en va descendre.

CHREMÈS

Je ne me lasse point jusqu'ici de l'attendre :

Me pût-elle deux jours laisser seul avec toi !

PYTHIE

Si vous prenez plaisir à vous moquer de moi,

Exercez votre esprit, n'épargnez point Pythie :

Elle souffrira tout, de peur qu'il vous ennuie.

CHREMÈS

Souffriras-tu ceci ?

PYTHIE

Monsieur, arrêtez-vous.

Que ces hommes, voyez, sont fins au prix de nous !

Ils songent dès l'abord toujours à la malice ;

Je suis pour tels galants trop simple et trop novice :

Une autre fois, Monsieur, vous ne m'y tiendrez pas

CHREMÈS

Tu veux donc qu'en t'aimant je souffre le trépas ?

PYTHIE

Assez dans votre sexe on se meurt de parole ;

Je crois que vous allez chacun en même école,

Rien qu'un même discours ne vous sert sur ce point.

Tandis qu'ils sont vermeils et remplis d'embonpoint,

Messieurs sèchent sur pied, du moins à ce qu'ils disent ;

En avons-nous pitié, les galants nous méprisent.

CHREMÈS

Et puis passer pour simple envers moi tu prétends ?

PYTHIE

Quand Madame le dit, quelquefois je l'entends ;  
Ce sont propos d'amour trop fins pour ma boutique,  
Et je n'en sus jamais le train ni la pratique.

CHREMÈS

À propos de Madame, a-t-elle encor Thrason ?  
Je suis, comme tu sais, ami de la maison ;  
Pourquoi ne veux-tu pas renouer connaissance ?

PYTHIE

Mais, à propos aussi, d'où vient la longue absence  
Dont vous avez payé l'accueil qu'on vous faisait ?

CHREMÈS

De ce beau fanfaron qu'alors elle prisait.

PYTHIE

Peut-être.

CHREMÈS

Je l'ai cru : n'en voit-elle point d'autre ?

PYTHIE

Vous savez ce logis qui regarde le nôtre ?

CHREMÈS

Un des fils de Damis est encor sur les rangs ?

PYTHIE

L'ainé.

CHREMÈS

J'en suis ravi, car nous sommes parents :  
Surtout il a de quoi te donner tes étrennes.

PYTHIE

Qui, lui ? c'est petit gain, je n'y perds que mes peines.

CHREMÈS

Que fera-t-il du bien par les siens amassé ?

PYTHIE

Chacun serre son fait, le bon temps est passé.

CHREMÈS

Tu ne te plaindrais pas, si j'étais en sa place ;  
Et j'ai quelque présent qu'il faut que je te fasse.

PYTHIE

Faites, vous n'oseriez.

CHREMÈS

Aussi, pour m'en payer...

PYTHIE

Vers Thaïs, n'est-ce pas, il se faut employer ?

CHREMÈS

Que tu détournes bien les coups que l'on te porte !

PYTHIE

J'ai cru qu'il le fallait entendre de la sorte.

CHREMÈS

Pour me mieux expliquer, tiens, veux-tu cet anneau ?

PYTHIE

Je ne m'engage à rien, quoiqu'il me semble beau.

CHREMÈS

Si veux-je pour ce coup que ma main se hasarde.

PYTHIE

Il vous faut des tétons ! vraiment on vous en garde !

CHREMÈS

Mauvaise, laisse-m'en au moins un à tenir.

PYTHIE

Arrêtez-vous, Monsieur ; j'entends quelqu'un venir.

## SCÈNE 9

*Dorie, Chremès*

DORIE

Madame est un peu mal, et je viens pour vous dire...

CHREMÈS

Que je monte ?

DORIE

Oui, Monsieur.

CHREMÈS

J'étais en train de rire.

Foin de la messagère, et de son compliment !

Un beau coup m'est rompu par elle assurément !

De l'endroit où j'en suis souviens-toi bien, Pythie ;

Car je veux à demain remettre la partie.

## ACTE V

## SCÈNE I

*Gnaton*

GNATON

Tu me fais donc chasser, femme ingrate et sans foi !  
Est-ce ainsi que l'on traite un agent comme moi ?  
Quoi ! respecter si peu ce sacré caractère !  
Le nom d'ambassadeur, que partout on révère,  
Est ici méprisé par ce sexe inhumain,  
Qui même sur l'autel irait porter sa main !  
Est-il chose assez sainte à l'endroit d'une femme ?  
Ni respect, ni serment, ne peut rien sur son âme ;  
Elle viole tout sans honte et sans souci.  
À moins que d'apporter, je n'ai que faire ici :  
À peine a-t-on reçu le présent de mon maître,  
Qu'aucun de ce logis ne le veut plus connaître.  
Si pourtant mon avis n'en est point dédaigné,  
On l'y verra tantôt, et bien accompagné.  
Mais j'aperçois Damis ; aurait-il pu m'entendre ?  
Adieu, pauvre logis, tu n'as qu'à nous attendre !

## SCÈNE

*Damis, Parmenon*

DAMIS

Depuis qu'encore enfant tu me fus présenté,  
Ton zèle à me servir s'est toujours augmenté ;  
Aussi t'ai-je donné mes deux fils à conduire :  
Parmenon, si tu peux à l'hymen les réduire,  
Pour prix de tes travaux, je te veux affranchir.  
Peut-être que l'aîné ne se pourra fléchir ;  
Son amour pour Thaïs est encore un peu forte ;  
Entreprends mon cadet : qui des deux il n'importe.  
Dès lors que j'en verrai l'un ou l'autre soumis,  
Tu te peux assurer de ce qu'on t'a promis.

PARMENON

Je ne refuse point un si digne salaire ;  
Mais rien que mon devoir ne m'excite à bien faire ;  
Vous m'y voyez, Monsieur, déjà tout préparé.  
Non que je m'en promette un succès assuré :

Il est des plus douteux du côté de Phédrie,  
J'ai beau parler d'hymen, c'est en vain qu'on le prie ;  
Tout autre m'entendrait, lui seul me semble sourd.

DAMIS

Je m'en promettais mieux, lorsque son prompt retour  
A détruit mes projets fondés sur son voyage.

PARMENON

On n'en rencontre point qui tiennent leur courage ;  
Tous ces fréquents dépits font peu pour ce regard.  
Riottes entre amants sont jeux pour la plupart ;  
Vous les trouverez tous bâtis sur ce modèle :  
Un mot les met aux champs, demi-mot les rappelle ;  
Et, tout considéré, ce qu'on peut faire ici,  
C'est d'en remettre au temps la cure et le souci.  
Quant à votre cadet, j'en espère autre chose.

DAMIS

Qu'il s'assure de moi quelque objet qu'il propose.  
Un autre aurait voulu s'en réserver le choix ;  
Mais n'étant pas d'humeur à prendre tous mes droits,  
Si la beauté lui plaît, j'entends qu'il se contente,  
Et la dot d'une bru ne fait point mon attente.  
Il me peut satisfaire et suivre son désir,  
Pourvu que de naissance il sache la choisir.  
Ceci les réduirait, s'ils étaient tous deux sages.  
J'ai du bien, grâce aux dieux, assez pour trois ménages ;  
Il ne m'est plus besoin de former d'autres vœux  
Que de me voir bientôt renaître en mes neveux,  
Et qu'un petit Cherée entre mes bras se joue.

PARMENON

Votre désir est juste, et, pour moi, je le loue.

DAMIS

Je m'en suis, Parmenon, si fort entretenu,  
Que je crois déjà voir mon cadet revenu.

PARMENON

Vous le verrez aussi, dormez en assurance ;  
Je ne suis pas devin, mais j'ai bonne espérance.  
Qui vous en parlerait Monsieur, dès aujourd'hui ?

DAMIS

Tu flattes un peu trop l'amour que j'ai pour lui.

PARMENON

Il n'est, à mon avis, que d'avancer matière.

DAMIS

Je remets en tes mains mon espérance entière.

PARMENON

Il s'en faut assurer le plus tôt qu'on pourra.

DAMIS

Agis, parle, dispose ainsi qu'il te plaira ;  
Tâche à me rendre heureux par un double hyménée :  
Si l'aîné pour Thaïs tient son âme obstinée,  
Je consens qu'il l'épouse avant la fin du jour.  
D'abord il te faudra combattre son amour,  
Et, s'il ne se rend point, lui redonner courage.  
Tu me vois, grâce aux dieux, assez sain pour mon âge ;  
Mais si la mort nous trompe, et rend libre mon fils,  
Il conclura l'affaire, ou peut-être encor pis.  
Je remets, Parmenon, le tout à ta prudence.  
De leurs plus grands secrets ils te font confidence :  
Ménage ton crédit, et m'avertis de tout ;  
Il n'y faut plus penser, si tu n'en viens à bout.  
Je m'en vais cependant trouver Archidémide :  
Par des tours de chicane un voisin l'intimide ;  
Tu peux en voir l'avis qu'il me vient d'envoyer.  
À les mettre d'accord on devrait s'employer :  
Il ne s'agit enfin que de fort peu de chose.  
Cette lettre contient un récit de la cause,  
Mais si long, si confus, que je veux, sans tarder,  
M'en instruire aujourd'hui, pour demain la plaider.

PARMENON

Dites-lui qu'il abrège, et que votre présence  
Ne nous manque au besoin par trop de complaisance.

DAMIS

Il est long, en effet.

PARMENON

Gardez de l'être, aussi.

DAMIS

Son logis, en tout cas, n'est qu'à trois pas d'ici.

PARMENON

Les voilà bien ensemble, et je tiens que le nôtre  
 À rebattre un discours l'emporte dessus l'autre.  
 Pour moi, j'ai de la peine à souffrir cet excès :  
 Quand un plaideur s'en vient m'enfiler son procès,  
 Quelque excuse aussitôt m'épargne un mal de tête,  
 De peur d'être surpris la tenant toujours prête :  
 D'un « Mon Maître m'attend » j'interromps leur caquet.  
 Qu'Archidemide vienne, il aura son paquet,  
 Fût-il plus révérend cent fois qu'il ne nous semble.

## SCÈNE 3

*Parmenon, Chremès, Phédrie, Chérée*

PARMENON

Tous deux fort à propos je vous rencontre ensemble ;  
 Mais ce lieu m'est suspect, tirons-nous à l'écart.

CHREMÈS

Adieu, dans vos secrets je ne veux point de part.

PHÉDRIE

Vous pouvez demeurer, je sais votre prudence ;  
 On se peut devant vous ouvrir en confidence.  
 Ne crains point, Parmenon.

PARMENON

Le voulez-vous ainsi ?  
 Damis notre vieillard vient de partir d'ici...

PHÉDRIE

Je savais son retour.

PARMENON

Il sait aussi le vôtre ;  
 Et comme on peut tomber d'un discours en un autre,  
 M'ayant de vos amours longtemps entretenu,  
 À des propos d'hymen il est enfin venu :  
 Qu'il se voyait déjà presque un pied dans la tombe ;  
 Qu'au faix de tant de biens chargé d'ans il succombe ;  
 Que, pour courir à tout n'étant plus assez vert,  
 Il se veut désormais tenir clos et couvert ;  
 Caresser, les pieds chauds, quelque bru qui lui plaise ;  
 Conter son jeune temps ; banqueter à son aise :

« C'est là, ce m'a-t-il dit, le seul but où je tends ;  
S'ils veulent voir mes jours plus longs et plus contents,  
Il faut qu'un prompt hymen me délivre de crainte.  
Non que je leur impose une aveugle contrainte ;  
Pour plus tôt les réduire à suivre mon désir,  
Je leur laisse à tous deux le pouvoir de choisir  
(Citoyenne, j'entends), du reste il ne m'importe :  
Ennuyé des chagrins que l'âge nous apporte,  
Je ne demande plus qu'un entretien flatteur  
Qui dessus mes vieux jours me mette en belle humeur.  
Que l'un ou l'autre enfin choisisse une maîtresse.  
L'amour de ces objets qu'on suit dans la jeunesse  
Ne produit rien d'égal aux plaisirs infinis  
Que cause un sacré noeud dont deux coeurs sont unis.  
Tu sais que les douceurs jamais ne s'en corrompent ;  
Au lieu que ces amours, dont les charmes nous trompent,  
Jamais à bonne fin ne peuvent aboutir.  
On verra mon aîné trop tard s'en repentir :  
J'en ai su le retour aussitôt que l'absence ;  
Ce changement soudain, cette molle impuissance,  
M'empêchent d'espérer qu'il s'accorde à mes vœux ;  
Mais, le cadet encor n'étant pas amoureux,  
C'est là qu'il faut tourner l'effort de la machine ;  
Et de peur que Thaïs, ou quelque autre voisine,  
Par son civil accueil ne l'aille retenir,  
Sans perdre un seul moment il le faut prévenir.  
S'il se pouvait, ô dieux ! que j'aurais d'allégresse !  
Tu sais qu'il a longtemps voyagé par la Grèce :  
À peine en revient-il, et depuis son retour  
Je ne vois point qu'encor il ait conçu d'amour.  
Ses plaisirs ont été les chevaux et la chasse :  
Avant qu'une maîtresse en son coeur ait pris place,  
Peut-être son devoir ailleurs l'aura porté. »  
À ces mots le vieillard, en pleurant, m'a quitté.  
C'est un père, après tout, il faut qu'on lui complaise.

PHÉDRIE

Vraiment vous en parlez tous deux bien à votre aise ;  
Si l'amour en vos coeurs régnait pour un moment,  
Je vous verrais bientôt d'un autre sentiment.

PARMENON

Contre moi sans raison vous entrez en colère :  
D'interprète, sans plus, je sers à votre père ;  
Quoique vous m'entendiez parler en précepteur,  
De tout ce long discours je ne suis point l'auteur ;  
Vous voyez que ceci tient beaucoup de son style.

PHÉDRIE

Tu ne l'es pas non plus de la fourbe subtile  
Dont mon frère, en eunuque aujourd'hui déguisé,  
A chacun du logis par sa feinte abusé ?  
Qui t'a rendu muet ? cherches-tu quelque excuse ?

CHÉRÉE

C'est à moi qu'il vous faut imputer cette ruse ;  
Assez pour m'en distraire il s'est inquiété.  
Enfin n'en parlons plus, c'est un point arrêté :  
Gardez votre Thaïs, laissez-moi ma Pamphile ;  
Et pendant que mon père est d'humeur si facile,  
Allons lui proposer le choix que j'en ai fait.

PARMENON

Croyez-vous que d'abord il en soit satisfait ?  
N'étant que ce qu'elle est, j'en aurais quelque crainte.

CHÉRÉE

Quoi ! tu ne sais donc pas le succès de ma feinte ?

PARMENON

Non, car toujours depuis j'ai demeuré chez nous.

CHÉRÉE

Pamphile est citoyenne.

PARMENON

Ô dieux ! que dites-vous ?  
Pamphile est citoyenne !

CHÉRÉE

Et Chremès est son frère.  
Te conter en détail comment il s'est pu faire  
Demanderait peut-être un peu plus de loisir :  
C'est assez que la chose, au gré de mon désir,  
S'est naguère entre nous pleinement avérée.  
Outre que de sa soeur la foi m'est assurée,  
Chremès ne me tient pas un homme à dédaigner ;  
Il ne nous reste plus que mon père à gagner.

PARMENON

Je vous le veux livrer au plus tard dans une heure.  
Du vieillard au procès savez-vous la demeure ?  
C'est là qu'il nous attend.

PHÉDRIE

Que mon frère est heureux  
De se voir possesseur aussitôt qu'amoureux !  
Chacun s'oppose au bien que mérite ma peine.  
Thaïs n'a plus en moi qu'une espérance vaine :  
Ne pouvant de discours plus longtemps l'amuser,  
J'ai promis de mourir, ou bien de l'épouser.  
Mourons, puisque l'on n'ose en parler à mon père ;  
Ce n'est que pour moi seul qu'il se montre sévère.  
Adieu, je vais mourir.

PARMENON

Attendez un moment.  
J'ai par son ordre seul harangué vainement,  
Et par son ordre enfin je vous rends l'espérance.  
Vous feriez beaucoup mieux d'user de déférence ;  
Mais puisque tant d'amour loge dans votre sein,  
Que cette amour d'ailleurs s'obstine en son dessein,  
Vous irez jusqu'au bout, j'ose vous le promettre.  
Obtenez de Chremès qu'il se veuille entremettre,  
Et, parlant pour tous deux, vous sauve un compliment  
Qui vous ferait rougir dans son commencement.

CHREMÈS

Je me tiens tout prié.

CHERÉE

Nous vous en rendons grâce.

PHÉDRIE

Ah ! Mon cher Parmenon, viens çà que je t'embrasse !

PARMENON

Il n'est pas encor temps.

## SCÈNE 4

*Damis, Chremès, Chérée, Parmenon, Phédrie*

DAMIS

Je reviens faire un tour :  
Mon homme était absent, et j'attends son retour.  
Mais j'aperçois nos gens qui consultent ensemble.

CHREMÈS

Voilà, si ce n'est lui, quelqu'un qui lui ressemble.

DAMIS

Qu'a de commun Chremès avec leur entretien ?  
Ce n'était qu'un, jadis, de son père et du mien :  
Peut-être mes enfants lui content leur affaire.

CHERÉE

Vite, car il s'approche.

CHREMÈS

Allez, laissez-moi faire.

*À Chremès*

PARMENON

Ne sauriez-vous sans hâte attendre l'avenir ?  
Votre tête à l'évent ne se peut contenir ;  
D'un ton plus sérieux tâchez de lui répondre ;  
Ne l'interrompez point, parlez sans vous confondre.  
Vous, commencez le choc, et puis à notre tour  
Vous nous verrez tous deux appuyer son amour.

DAMIS

Comment vous va, Chremès ?

CHREMÈS

Mieux qu'en jour de ma vie.  
Et vous ?

DAMIS

De mille maux la vieillesse est suivie.

CHREMÈS

Il se faut consoler, c'est un commun malheur.

DAMIS

Damis a fait son temps, d'autres fassent le leur.  
Mais à propos, Chremès, quand serai-je de fête ?  
Pour rire à votre hymen dès longtemps je m'apprête :  
C'est une honte à vous d'être si vieux garçon,  
Et je veux que mes fils vous fassent la leçon.  
Quand voulez-vous quitter cette humeur solitaire ?

CHREMÈS

Si je vous proposais une semblable affaire ?

DAMIS

Pour qui ? pour mon cadet ?

CHREMÈS

C'est de lui qu'il s'agit.

DAMIS

Je m'en suis bien douté, car même il en rougit.

CHREMÈS

Je ne veux point penser un parti qui me touche ;  
Ses louanges, Damis, siérait mal en ma bouche ;  
Mais enfin l'alliance est assez à souffrir :  
En un mot, c'est ma soeur que je vous viens offrir.

DAMIS

Votre soeur ! Vous rêvez : où l'auriez-vous trouvée ?

CHREMÈS

À l'âge de quatre ans elle fut enlevée ;  
On vient de me la rendre, et Thaïs l'a chez soi.  
Afin que l'on ajoute à ceci plus de foi,  
Dès lors que vous aurez achevé l'hyménée,  
La moitié de mes biens à ma soeur est donnée,  
Avec espoir de tout, mais après mon trépas.  
Quant à vous étaler tous ses autres appas,  
Je ne m'en mêle point ; c'est à ceux qui l'ont vue.

PHÉDRIE

Chacun sait la beauté dont Pamphile est pourvue.

CHERÉE

Qui la possédera doit s'estimer heureux.

PARMENON

Vous-même en deviendrez, je le gage, amoureux :  
On ne s'en peut sauver, et fût-on tout de glace ;  
J'estime sa beauté, mais j'admire sa grâce  
Ne cherchez pas plus loin, Monsieur, et m'en croyez.

CHREMÈS

Vous n'en sauriez juger si vous ne la voyez ;  
Aussi bien faudra-t-il prouver cette aventure,  
Quoique mon bien promis assez vous en assure :  
Si ce n'était ma soeur, voudrais-je la doter ?  
Beaucoup d'autres raisons m'empêchent d'en douter :  
L'âge et le temps du rapt peuvent servir d'indice ;  
Ce qu'en dit mon valet, ce qu'en sait sa nourrice,

Une marque en son bras, une autre sur son sein.

DAMIS

J'entre donc chez Thaïs, non pas pour ce dessein :  
Il suffit de savoir la beauté de Pamphile.

CHREMÈS

Vous éclaircir de tout ne peut être inutile.

DAMIS

Touchez là, je ne veux autre éclaircissement.

CHREMÈS

Thaïs vous apprendra tout cet événement :  
Sans l'ardeur de son zèle envers notre famille,  
Je n'aurais point de soeur, vous n'auriez point de fille.  
Pamphile doit au soin que les siens en ont eu  
Tout ce qu'elle a d'esprit, de grâce et de vertu.  
Enfin, chacun de nous étant son redevable,  
Pour moi, de ce côté je me tiens insolvable ;  
Ma soeur ne l'est pas moins, son amant l'est aussi :  
Jugez qui de nous tous doit prendre ce souci.

DAMIS

Mon aîné volontiers se charge de la dette.

CHREMÈS

Que voulez-vous qu'il donne, ou du moins qu'il promette  
Car donner maintenant n'est pas en son pouvoir.

DAMIS

Ce sera, je m'en doute, à Damis d'y pourvoir :  
J'en suis content, Chremès, et veux, sans répugnance,  
Marquer cet heureux jour d'une double alliance.  
Ma joie et vos conseils, tout parle pour Thaïs ;  
Nous n'avons à gagner que le coeur de mon fils :  
N'appréhendez-vous point l'effort qu'il faudra faire ?

CHREMÈS

S'il s'est laissé gagner, il a su vous le taire ;  
Que pouvait-il de plus que garder le respect ?  
Il se tait même encore, et tremble à votre aspect.

DAMIS

Ses yeux parlent assez, si sa langue est muette,  
Et j'en tiens le silence une marque secrète.  
Que cet excès de joie avait peine à sortir !  
Je vais prier Thaïs d'y vouloir consentir.

Pour épargner sa honte, attendez que j'en sorte.

## SCÈNE 5

*Thrason, Chérée, Phédrie, Chremès, Gnaton, Syrisce, Sanga, Donax*

THRASON

Courage, compagnons ! commençons par la porte.

CHÉRÉE

Voici le capitain tout prêt de nous braver.

PHÉDRIE

Lui découvrirons-nous ce qui vient d'arriver ?

CHREMÈS

Il vaut mieux en tirer le plaisir qu'on peut prendre.

CHÉRÉE

Il ne nous a pas vus, cachons-nous pour l'entendre.

THRASON

Simalion, Donax, Syrisce, suivez-moi :

Tu sauras ce que c'est d'avoir faussé ta foi,

Déloyale Thaïs, et d'aimer un Phédrie.

Mais il nous manque ici de notre infanterie.

GNATON

Le reste suit de près ; les ferai-je avancer ?

THRASON

Tels coquins ne sont bons qu'à nous embarrasser.

GNATON

J'en tiens pour votre bras le secours inutile.

THRASON

Par les cheveux d'abord je veux prendre Pamphile.

GNATON

Très bien.

THRASON

Et puis après, lui donner mille coups.

GNATON

Ce sera fait, Seigneur, fort vaillamment à vous.

THRASON

Pour Thaïs, tu peux dire, autant vaut, qu'elle est morte.

GNATON

Dieux ! quel nombre d'exploits !

THRASON

Rangeons cette cohorte.  
Holà ! Simalion ! Voici votre quartier.

GNATON

C'est là ce qu'on appelle entendre le métier.

THRASON

Et toi, Syrisce...

SYRISCE

Au gros ?...

THRASON

Non, conduis l'aile droite.

GNATON

Je ne vois rien de tel qu'une vaillance adroite.

THRASON

Donax, prends ce bélier, et marche avec le gros.  
Je ne vois point Sanga, vaillant parmi les brocs.  
Sanga !

SANGA

Que vous plaît-il ?

THRASON

Tu manques de courage !

SANGA

Ne faut-il pas quelqu'un pour garder le bagage ?

THRASON

L'on ne te voit jamais combattre au premier rang.  
Pourquoi tiens-tu ceci ?

SANGA

Pour étancher le sang.

THRASON

Est-ce avec un mouchoir que tu prétends combattre ?

SANGA

La vaillance du chef et de ceux qu'il faut battre  
M'ont fait croire, Seigneur, qu'on en aurait besoin,  
Il faut pourvoir à tout.

THRASON

N'a-t-on pas eu le soin  
Des vivres qu'il faudra pour nourrir notre armée ?

GNATON

Oui, Seigneur ; et sachant qu'une troupe affamée  
N'est pas de grand effet, j'ai laissé Sauvion  
Pour mettre ordre au souper, et garder la maison.

THRASON

Un autre emploi, Gnaton, se doit à ta prudence ;  
Va commencer l'attaque, et montre ta vaillance  
Je donnerai d'ici les ordres du combat.  
Jamais qu'en un besoin le bon chef ne se bat ;  
Chacun commence à craindre aussitôt qu'il s'expose

GNATON

Avecque vous sans cesse on apprend quelque chose :  
Encore une leçon, je saurais le métier.

THRASON

Ce n'est pas pour néant qu'on me tient vieux routier.

CHÉRÉE

Je n'en puis plus souffrir l'insolente bravade.

THRASON

N'entends-tu rien, Gnaton ? Dieux ! c'est une embuscade.  
Enfants, sauve qui peut ! car nous sommes trahis.  
D'où peut être venu ce secours à Thaïs ?

DONAX

Le secours n'est pas grand, et nous pouvons nous battre.

THRASON

Il faut tout éprouver avant que de combattre :  
Le sage n'en vient point à cette extrémité,  
Qu'après n'avoir rien pu gagner par un traité ;  
Quant à moi, j'ai toujours gardé cette coutume.

GNATON

Vous êtes pour le poil autant que pour la plume,  
Bon en paix, bon en guerre, enfin homme de tout.

THRASON

Qui peut sans coup férir mettre une affaire à bout,  
Serait mal conseillé d'en user d'autre sorte.

CHÉRÉE

Soldat, que cherchez-vous autour de cette porte ?

THRASON

Mon bien.

CHERÉE

Quoi ! votre bien ?

THRASON

Pamphile.

CHERÉE

Est-elle à vous ?

Je n'aime point à rire, et suis un peu jaloux

Trêve de différend, ou vous verrez folie.

THRASON

De grâce, contestons sans fougue et sans saillie ;

C'est belle chose en tout d'écouter la raison.

Je soutiens que Pamphile appartient à Thrason.

CHREMÈS

Par quel droit ?

THRASON

Par l'achat que l'on m'en a vu faire :

Enfin je suis son maître.

CHREMÈS

Et moi, je suis son frère

Qui n'ai souci d'achat, de maître, ni d'argent.

THRASON

On m'a toujours tenu pour un homme obligeant,

Je le veux être encore : allez, je vous la donne ;

Mais j'entends, pour Thaïs, que l'on me l'abandonne.

PHÉDRIE

Encor moins celle-ci.

THRASON

Que sert donc notre accord ?

PHÉDRIE

J'ai l'esprit trop jaloux, je vous l'ai dit d'abord,

Et ne saurais souffrir seulement qu'on la nomme.

GNATON

Pauvres gens, d'attirer sur vos bras un tel homme !

Vous feriez beaucoup mieux de l'avoir pour ami.

Il ne sait ce que c'est d'obliger à demi.

PHÉDRIE

Beaucoup mieux ! Et qu'es-tu pour parler de la sorte ?

Si je te vois jamais regarder cette porte,

M'entends-tu ? tu sauras ce que pèse ma main.

Ne me va point conter : « C'est ici mon chemin,  
Et je ne saurais pas m'empêcher d'y paraître »  
Je ne veux voir autour le valet ni le maître ;  
Est-ce bien s'expliquer ?

GNATON

Des mieux, et nettement.  
Mais peut-on à l'écart vous parler un moment ?

PHÉDRIE

Hé bien ?

*bas à l'écart*

GNATON

Notre soldat a la bourse garnie,  
Vous le pouvez admettre en votre compagnie.  
Il n'est pas pour vous nuire auprès d'aucun objet ;  
Pour donner du soupçon, c'est un faible sujet.  
Si Thaïs l'a souffert, vous en savez la cause ;  
Sa présence d'ailleurs est bonne à quelque chose :  
Il peut, sans vous causer de crainte et de souci,  
Vous défrayer de rire, et de festins aussi.

PHÉDRIE

J'accepte, au nom des trois, le parti qu'on nous offre ;  
Non que nous ayons peur de fouiller dans le coffre,  
Mais afin d'en tirer du divertissement.  
J'en vais dire à Chremès quatre mots seulement :  
Car, que d'aucun soupçon mon âme soit saisie,  
Le soldat n'est pas homme à donner jalousie ;  
Tout ce que j'en ai dit était pour l'abuser.  
Mais crois-tu qu'au hasard il se veuille exposer ?

GNATON

Faites venir vos gens, et puis laissez-moi faire.

PHÉDRIE

Chremès, votre conseil est ici nécessaire ;  
Et vous aussi, mon frère, approchez un moment.

GNATON

Seigneur, j'ai ménagé votre accommodement ;  
Chacun pourra servir cette femme à sa mode,  
Et crois que ce rival se rendant incommode,  
Thaïs le quittera pour être toute à vous.  
On ne trouve jamais son compte à des jaloux :

Votre bourse d'ailleurs n'étant point épargnée,  
L'intérêt vous pourra donner cause gagnée ;  
Et, fût-elle d'humeur à le trop négliger,  
Votre mérite seul suffit pour l'engager.

THRASON

Je t'entends. Que faut-il à présent que je fasse ?

GNATON

D'abord à ces Messieurs vous devez rendre grâce,  
Et reconduire après vos troupes au logis,  
Où, comme en quelque port heureusement surgis,  
Après tant de travaux, de dangers, et d'alarmes,  
En beaux verres de vin nous changerons nos armes,  
Buvant à la santé de notre conducteur,  
Qui de cette victoire a seul été l'auteur.

*À Phédrie et à sa troupe :*

THRASON

Je crois que c'est le mieux que nous puissions tous faire.  
Messieurs, ne suis-je point en ce lieu nécessaire.

PHÉDRIE

Comment ?

THRASON

Je me retire, et mes gens avec moi.

PHÉDRIE

Gnaton vous a-t-il dit ?...

THRASON

Oui, Messieurs, c'est de quoi  
Je rends très humble grâce à Votre Seigneurie :  
De ma part, si jamais il survient brouillerie,  
En pièces aussitôt je consens d'être mis ;  
Et de l'heureux malheur qui nous rend bons amis,  
Il ne sera moment que le jour je ne chôme.

GNATON

Vous ai-je pas bien dit qu'il était galant homme ?

CHERÉE

Il reste cependant querelle entre nous deux.  
Quoi ! vous vouliez tantôt en prendre une aux cheveux !  
Il faut que je la venge au péril de ma vie.

THRASON

Ah ! ne réveillons point une noise assoupie.

PHÉDRIE

Il a raison, mon frère, et c'est à contre-temps.

THRASON

De l'avantage acquis étant plus que contents,  
Soldats, retirons-nous : à vos rangs prenez garde ;  
Pour moi, j'aurai le soin de mener l'avant-garde.

CHREMÈS

C'est faire en vaillant chef.

## SCÈNE 6

*Chremès, Parmenon, Damis, Pamphile, Chérée, Thaïs, Phédrie*

CHREMÈS

Damis a bien perdu :  
Que n'a-t-il un moment avec nous attendu !  
Comme nous il eût eu sa part de la risée.  
Mais le voici qui vient avecque l'épousée.

PARMENON

Cet hymen le fera de moitié rajeunir.

DAMIS

Mon fils, je te la rends, tu peux l'entretenir ;  
Et je trouve Pamphile et si sage et si belle,  
Que, si je ne savais que tu brûles pour elle,  
Je t'y voudrais porter ; mais son oeil trop charmant  
En a su prévenir le doux commandement.  
Les dieux en soient loués, et fassent que son frère  
Achève sans tarder l'hymen qu'il prétend faire !  
Je donne vingt talents.

CHREMÈS

J'accepte le parti.

DAMIS

Et j'attends qu'à nos vœux Pamphile ait consenti.

CHREMÈS

Épargnez-lui, Damis, cet aveu de sa flamme  
Son front vous dit assez ce qu'elle a dedans l'âme ;  
Cette rougeur n'a point les marques d'un courroux.

PAMPHILE

Mon frère, une autre fois vous parlerez pour vous.

CHREMÈS

Une autre fois, ma soeur, vous parlerez sans feinte.

PAMPHILE

Puisque vous le voulez, j'obéis sans contrainte.

CHERÉE

La seule indifférence est peu pour mon désir.

CHREMÈS

Ajoutez-y, ma soeur, que c'est avec plaisir.

PAMPHILE

Ce jour est pour Pamphile un jour d'obéissance.

THAÏS

En puissiez-vous longtemps célébrer la naissance !

CHREMÈS

C'est savoir ajouter trop de grâce au bienfait.

THAÏS

Je voudrais que mon zèle eût produit plus d'effet.

CHREMÈS

Quel autre effet ma soeur en pouvait-elle attendre ?

Vos soins à l'obtenir, vos bontés à la rendre,

Et l'excès d'amitié que nous avons pu voir,

Nous enseignent assez quel est notre devoir.

Disposez de mes biens, de moi, de ma famille ;

Tenez-moi lieu de soeur.

DAMIS

Tenez-moi lieu de fille,

Puisqu'on doit à vos soins tout l'heur de ce succès.

THAÏS

Cet honneur me confond, et va jusqu'à l'excès

DAMIS

Ce n'est pas tout, Madame ; achevez la journée :

Nous voulons vous devoir un second hyménée ;

Vous me l'avez promis.

THAÏS

J'accepte votre loi,

Et la suis de bon coeur en lui donnant ma foi.

CHÉRÉE

Vous oserais-je encor demander quelque chose ?

DAMIS

Tu peux tout à présent : dis-moi, parle, propose ;  
Tu verras ton désir exactement suivi.

CHÉRÉE

Vous savez à quel point Parmenon m'a servi.

DAMIS

J'entends à demi-mot : tu veux qu'on l'affranchisse ?

CHÉRÉE

Mon père, que ceci tout d'un temps s'accomplisse !

DAMIS

Il est juste, et déjà j'en ai donné ma foi.  
Sois libre, Parmenon ; mais demeure avec moi.

PARMENON

Par ce double bienfait mon attente est comblée.

PHÉDRIE

De te voir affranchi ma joie est redoublée.

CHREMÈS

Le temps est un peu cher ; quittons ces compliments,  
Et ne retardons point l'aise de nos amants.